

## LE MILIEU SOCIO-CULTUREL DE L'ENFANT MALGACHE

(enquête auprès d'enfants Betsimisaraka des environs de Tamatave)  
V. GENTIL

En collaboration avec :

Abel RABEHANTA

Zefaniasy RAFARALAHY-BEMANANJARA

équipe de recherches sur le terrain

Zefaniasy RAFARALAHY-BEMANANJARA

Chantal LEMOSSE

Claudine THOMAS

dépouillement des questionnaires

Zefaniasy RAFARALAHY-BEMANANJARA : études des textes malgaches

Un article sur le milieu socio-culturel de l'enfant malgache peut paraître déplacé dans une revue de Linguistique. Toutefois, au cours de leurs recherches en vue d'améliorer les méthodes d'enseignement des langues, il devenait nécessaire aux membres de l'Institut de Linguistique Appliquée de connaître les destinataires de cet enseignement. C'est ainsi que pour parvenir à un examen objectif de la méthode d'enseignement du Français élaborée par l'I.P.A.M., il fallait la restituer dans son contexte humain. Par exemple, (1) plutôt que de critiquer une liste de mots en fonction de normes pré-établies scientifiquement mais qui risquent d'être abstraites, ne vaut-il pas mieux la comparer au vocabulaire réellement utilisable par l'enfant dans sa vie de tous les jours, à l'école, au village, lors de ses jeux ou autres activités extra-scolaires ?

En outre, s'il est important de connaître l'environnement matériel de l'enfant et ses possibilités d'action, il est tout aussi indispensable de saisir quelles sont ses motivations profondes, ses centres d'intérêt. La réforme de l'enseignement est plus que jamais à l'ordre du jour. Tout travail dans ce sens ne peut être poursuivi qu'en connaissant le but à atteindre. C'est dans cette double optique d'adaptation des méthodes et de réforme globale de l'enseignement qu'a été réalisée l'étude sur l'enfant malgache dont les résultats sont aujourd'hui présentés.

Quelques lignes ne semblent pas inutiles, tout d'abord, pour exposer la méthode d'enquête et les principes qui ont orienté son choix. Ensuite seront rappelés les principaux obstacles matériels rencontrés par les enfants de brousse désireux de s'instruire. Leur suppression suffirait-elle à résoudre la crise actuelle de l'enseignement ? C'est en ces termes que se pose le problème. Les facteurs d'ordre matériel qui s'opposent à une scolarisation ne sont-ils pas plutôt un épiphénomène cachant mal des causes plus profondes liées à la distorsion entre le monde du village où l'enfant reçoit sa toute première éducation et où il continue de vivre, et celui de l'école ?

## I - METHODE : PRINCIPES DIRECTEURS ET OUTILS D'ENQUETE

Bien que Madagascar ait suscité un grand nombre de documents écrits, les renseignements concernant les enfants restent très rares, le plus souvent éparpillés dans divers documents. Cela peut paraître surprenant : en dépit de toutes les recommandations énoncées sur la nécessité d'adapter l'enseignement, aucun ouvrage de synthèse n'a réuni les diverses informations recueillies sur les destinataires de cet enseignement : les enfants malgaches.

(1) Voir l'article : « Critique de la méthode IPAM : III le vocabulaire. »

Face à une telle situation, deux solutions se présentaient : soit procéder à une enquête purement quantitative comptabilisant des faits souvent constatés, mais non chiffrés et dont l'interprétation ne courait aucun risque d'ambiguïté (nombre d'élèves par instituteur, matériel disponible, distance des écoles par rapport aux villages des enfants...), soit accumuler des observations d'ordre essentiellement qualitatif lors de séjours prolongés dans un nombre restreint de villages ou même dans un seul village.

Une solution intermédiaire entre ces deux voies extrêmes a été rendue possible grâce à la participation des stagiaires de l'Ecole Normale. En effet, chaque année, les futurs instituteurs font un stage d'un mois dans des écoles comparables à celles où ils devront enseigner. Ces stages sont pour eux l'occasion non seulement d'exercer leurs dons pédagogiques mais encore de prendre contact avec le milieu dans lequel ils auront à travailler.

Cette enquête, leur offrant un moyen de découvrir l'environnement de leurs futurs élèves, s'intégrait donc naturellement dans leur programme de stage et leurs préoccupations d'enseignants ne se trouvaient en rien distraites. Eux seuls, hormis des enquêteurs qu'il aurait fallu former avec grand soin et pour un coût non moins grand, pouvaient rassembler, à côté de simples données chiffrables, des données exigeant une analyse plus fine telles que de petites rédactions. Les instituteurs eux-mêmes, déjà figés dans une structure d'autorité, risquaient de ne pas obtenir les réponses spontanées des enfants.

Il est prévu que les résultats auxquels ces travaux aboutiront seront soumis à leurs critiques et donneront lieu à des discussions. Les stagiaires seront ainsi amenés à prendre part aux réformes en cours, non seulement au moment de leur réalisation mais dès leur élaboration.

Un autre fait contribua à la mise au point de la méthode : la collaboration franco-malgache constante, à toutes les étapes de la recherche. Indépendamment des simples problèmes de traduction qui peuvent, malgré leur complexité, être résolus sans trop de difficultés, sans la correction mutuelle des chercheurs malgaches et français, une telle étude aurait sans doute adopté une démarche très différente. En effet, les chercheurs malgaches connaissent intuitivement le milieu étudié, c'est le leur, ils le «sentent», même s'il ne s'agit pas de leur région, eux seuls peuvent indiquer comment l'aborder. Mais ce sont les chercheurs étrangers qui pourront le plus spontanément mettre en relief tel aspect original de la culture observée, qui pourrait paraître anodin parce que trop habituel au chercheur autochtone.

Dans un premier temps, avant d'être élargie à l'île toute entière, et servant en quelque sorte de test, l'enquête a porté sur une seule région : la Côte Est, aux environs de Tamatave. Le choix en était tout désigné par la présence dans l'équipe de recherches d'un Malgache qui y avait vécu et qui en possédait particulièrement le dialecte (le betsimisaraka).

Les divers contacts pris au cours de nos séjours sur la côte betsimisaraka permirent d'établir les outils d'enquête et d'en suivre la mise en oeuvre sur le terrain.

Un premier questionnaire fut bâti, que les stagiaires devaient faire passer à quatre enfants chacun à raison d'un garçon et d'une fille de CP1 ou CP2 et d'un garçon et d'une fille de CM1 ou CM2 (1), les enfants étant choisis dans des villages différents. Ce questionnaire fut entièrement rédigé en malgache afin que l'enfant l'aborde dans les meilleures conditions, sans être troublé par l'emploi d'une langue dont il ne possède encore que des rudiments.

Un deuxième questionnaire fut construit à l'intention des stagiaires eux-mêmes. C'est là qu'ils notaient des renseignements divers concernant l'école et le village.

Enfin quatre sujets de rédaction, rédigés en malgache, étaient proposés à des enfants de CM volontaires (en moyenne quatre par stagiaire). C'était, au choix : la description d'une fête de famille, la description de leur village, la description de Tamatave ou celle de leur jeu préféré. L'enfant composerait quelques phrases dans sa langue maternelle sur le sujet qui l'inspirait le plus et l'illustrerait d'un dessin. Il lui était bien précisé qu'il ne s'agissait ni de devoirs ni de notes.

Une certaine latitude, on le voit, était laissée à chaque stagiaire dans le choix des enfants à interroger. Peut-être n'est-ce pas là, en toute rigueur scientifique, le moyen d'obtenir un échantillon exactement représentatif de la population enfantine selon son âge, sa répartition géographique et ses caractéristiques socio-économiques. En effet, les lieux de stage étaient situés, pour la plupart, dans des écoles relativement faciles d'accès, c'est-à-dire, au plus à quelques kilomètres d'une route carrossable. Mais le risque de ne pas toucher les enfants des villages reculés était faible : ceux-ci se rendent à pied dans ces mêmes écoles et il était recommandé aux équipes de stagiaires-enquêteurs de s'entendre entre elles pour varier leurs critères de choix et d'écarter les individus trop particuliers. En outre, le parti était pris d'une sorte «d'enquête-participation» où le concours des futurs instituteurs était loin d'être négligeable.

Une quinzaine d'écoles ont été atteintes, qui totalisent un ensemble de 5 860 élèves et qui sont dispersées dans un rayon de 140 kilomètres autour de Tamatave (y compris une école à Tamatave même); ce qui se traduit par 15 «questionnaires-généraux» en français. La promotion des 40 stagiaires, répartie en groupes de 2 ou 3, a pu soumettre le «questionnaire-enfant», en malgache, à 145 écoliers et 145 autres enfants ont rédigé quelques lignes sur le sujet de leur choix.

(1) Pour les écoles sans CM, les enfants étaient choisis parmi les CE2.

TABLEAU 1 : Répartition de l'échantillon par classe et sexe.

	CP1 ou CP2	CM1 ou CM2	Ensemble
Garçons	37	37	74
Filles	36	35	71
Ensemble	73	72	145

## II. FACTEURS MATERIELS DE LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Un certain nombre de causes purement matérielles expliquent en partie la crise actuelle de l'enseignement primaire à Madagascar. Ne seront citées que les plus fréquentes.

Quand un village désire une école, il doit d'abord en élever les murs ainsi que ceux du logement du maître avant de déposer sa demande à l'Education Nationale. Une fois l'école et le logement terminés, un instituteur pourra être nommé qui arrivera aussi bien en cours d'année scolaire qu'au début et qui se trouvera d'emblée face à des effectifs trop nombreux, entassés sur des bancs trop rares. La gamme des âges est très étendue; les CP peuvent regrouper des enfants de 7 à 12 ans ou plus. Pour faire accepter leurs enfants qui ont dépassé l'année limite d'admission, les parents falsifient l'Etat Civil.

Quelques tableaux, établis à partir des chiffres notés pour les 15 écoles où l'enquête fut menée, parlent d'eux-mêmes.

82 instituteurs ont la charge de 5 968 élèves, soit une moyenne de 72 élèves par instituteur. Celle-ci représente des effectifs pouvant dépasser 100 ou même 120 élèves : les classes les plus chargées sont les CP et les CE. En brousse, il n'est pas rare de voir des «classes uniques», rassemblant plus de 100 élèves sous un seul maître qui doit répartir son emploi du temps entre les deux niveaux de CP et CE, le troisième niveau, celui du CM, n'existant pas dans les écoles reculées.

L'importance de la déperdition saute aux yeux : 32 % des élèves de CP1 se retrouvent en CM2, soit 34 % des garçons et 30 % des filles.

TABLEAU 2 : Effectifs des écoles étudiées.

Classes	Garçons	Filles	Ensemble	Pourcentage par classe	Nombre (1) d'instituteurs
CP1	910	778	1 688	29,5	
CP2	643	591	1 234	20,0	
CE1	578	489	1 064	18,1	
CE2	441	376	817	13,7	
CM1	265	251	516	8,6	
CM2	311	237	548	9,1	
Total	8 138	2 722	5 868	100,0	82
Pourcentage	53,5	46,5	100,0		

L'écart entre la désaffection des filles vis-à-vis de l'école et la désaffection des garçons n'est pas assez grand pour être significatif. Et la répartition des effectifs par classe représente assez bien l'image de la population des moins de 15 ans dans la Préfecture de Tamatave :

(1) Le nombre d'instituteurs par classe n'est pas donné car il est fréquent qu'un instituteur ait la charge de deux classes différentes.

**TABLEAU 3 - Répartition de la population selon le sexe par grand groupe d'âge  
Province de Tamatave (1)**

Groupe d'âge	masculin	féminin	ensemble
14 ans et moins	237 939	225 262	463 201
15 ans à 20 ans	92 711	98 560	191 271
21 ans et plus	262 834	267 000	529 834
TOTAL	593 484	590 822	1 184 306

Les parents attachent donc autant d'importance à la scolarisation de leurs filles que de leurs garçons; constatation qui sera confirmée plus loin par l'examen de l'absentéisme en cours d'année qui ne frappe pas plus un sexe que l'autre.

**TABLEAU 4 - Durée du séjour des instituteurs dans l'école**

Durée	1ère année	1 à 2 ans	2 à 5 ans	6 à 10 ans	10 ans et plus
Nombre d'instituteurs	29	10	24	14	4
Total = 81 (*)					
Pourcentage	36 %	12 %	30 %	17 %	5 %

(\*) la date d'arrivée d'un des 82 instituteurs touchés par l'enquête n'a pas été indiquée.

(1) Cf. «Population de Madagascar». Situation au 1er janvier 1970. Institut National de la Statistique et de la Recherche Economique p. 30.

A la lecture du tableau 4, il apparaît clairement que la moitié des instituteurs (48 %) sont installés depuis moins de 2 ans dans l'école. Si des mutations fréquentes interdisent toute tombée éventuelle dans la routine, elles ne sont pas sans inconvénients. L'incertitude dans laquelle les instituteurs sont sur le temps qu'ils vont demeurer en telle ou telle école, freine, sinon le désir de s'installer et de cultiver un jardin de démonstration (selon les recommandations qui leur sont faites), du moins les possibilités de nouer un dialogue avec les paysans parmi lesquels ils vivent. Ceux-ci de leur côté garderont leur réserve vis-à-vis de quelqu'un qui ne peut être que de passage et qui restera étranger.

A la brièveté de leur séjour, se joint l'échelonnement des dates de mutation qui surviennent à tout moment de l'année pour la plus grande perturbation des élèves.

TABLEAU 5 - Mois d'arrivée des instituteurs à l'école

Mois d'arrivée	S	O	N	D	J	F	M	A	M	J	J	A	
Nombre d'instituteurs	10	40	7	5	8	4	0	3	1	2	0	1	81
Pourcentages	12,5	50	8,5	6	10	5	0	4	1	2	0	1	100

Quand l'année scolaire s'ouvre, généralement le premier lundi du mois d'octobre, à peine plus de la moitié (64 % en comptant ceux qui sont arrivés pendant les vacances) des instituteurs qui changent de poste ont rejoint leur lieu d'affectation (1). L'école restera vide quelques jours ou quelques semaines, au début, mais aussi bien à n'importe quel moment de l'année.

Retard dans l'arrivée des maîtres, interruptions en cours d'année, absentéisme des enfants (retenus par les travaux des champs ou enfermés dans leur village par des inondations), les causes se multiplient pour restreindre leurs journées de travail scolaire.

En effet, l'école draine, outre les enfants du village où elle est bâtie, tous ceux des villages environnants, dans un rayon moyen de quatre kilomètres mais qui peut atteindre vingt kilomètres. Dans une région où il pleut environ 250 jours par an, parfois des heures durant sans discontinuité, les ruisseaux débordent vite et se

(1) Il faudrait nuancer : parmi les 40 instituteurs arrivés en Octobre, 5 seulement étaient à leur poste avant le 5 du mois. Les dates d'installation des 35 autres s'échelonnent entre le 6 et le 31 du mois.

transforment en torrents qui barrent les pistes pour une ou deux journées (1). Quand ils sont praticables, les chemins n'en sont pas faciles pour autant, le plus souvent boueux et glissants, toujours en côtes ou en pentes. Il est aisé de concevoir la fatigue qu'ils peuvent provoquer chez des enfants levés tôt le matin et qui ont dû vaquer à bon nombre de tâches ménagères avant de se mettre en route.

Qu'ensuite les instituteurs se plaignent d'un auditoire parfois somnolent n'a rien d'étonnant.

TABLEAU 6 - Répartition des élèves selon la distance de leur village par rapport à l'école (Pourcentage )

Elèves habitant à une distance de :				Ensemble des élèves habitant dans des villages éloignés	Elèves du village où se trouve l'école
1 à 2 km	2,5 à 5 km	5,5 à 9 km	10 et +		
11,5	21,8	8,0	0,5	41,8	48,2

Les écoles comptent presque autant d'enfants venant des villages voisins que d'enfants vivant dans le village même. Cependant le trajet moyen de trois ou quatre kilomètres, parcouru chaque jour par l'ensemble des 5 860 élèves des écoles touchées par l'enquête, masque une réalité très diverse. Ces 15 écoles reçoivent des élèves habitant dans 142 villages dispersés sur un rayon de 20 km. Sans doute, les élèves des villages les plus éloignés sont alors hébergés par des parents ou des amis. Mais ce ne peut être une solution que pour une minorité. Les autres, originaires des villages reculés, resteront analphabètes jusqu'au jour où le village aura réussi à construire une école et à obtenir la nomination d'un maître, ou bien suivront l'école de manière épisodique.

Enfin, pour clore le chapitre des handicaps strictement matériels qui entravent la scolarisation, il faudrait parler de la pauvreté des fournitures scolaires depuis les livres jusqu'aux crayons sans oublier les tables, les chaises et les craies. Le matériel

(1) Une des écoles touchées par l'enquête avait vu tous ses documents emportés par une inondation quelques mois auparavant. Ailleurs, lors même de l'enquête, l'école étant coupée du village par un cours d'eau est restée une semaine sans élèves. On pourrait accumuler les exemples.

dont est dotée l'école se révèle insuffisant avant même d'être utilisé. Sur les fonds de la coopérative scolaire (1), constituée par les cotisations des parents ou des enfants eux-mêmes (20 à 50 FMG par élève, par an ou par trimestre), le maître pourra tout juste racheter quelques cahiers, une éponge ou un balai. S'il sollicite l'Association des Parents d'élèves, ce sera essentiellement pour compléter l'aménagement des bâtiments, ce qui se traduira, pour les paysans, par quelques heures de travail et quelques matières premières peu onéreuses trouvées sur place. Il ne pourra en aucun cas envisager l'achat de livres et les élèves suivront la leçon à trois ou quatre sur un même livre, assis sur des bancs prévus pour deux personnes.

Lourdeur des effectifs, fréquence des mutations, longueur des trajets, rareté des fournitures, il faudrait aussi parler de la pauvreté de la nourriture (2) et évoquer les difficultés qui gênent les élèves une fois chez eux dans leur travail scolaire. Les familles (7 personnes en moyenne pour l'échantillon étudié) vivent dans une case à pièce unique où l'impossibilité d'isolement se conjugue avec le manque de lumière le soir. Mais ces derniers handicaps, malgré leur aspect matériel, débordent sur le chapitre des causes socio-culturelles de la crise de l'enseignement.

### III - L'ENFANT ET L'UNIVERS VILLAGEOIS

#### *1 - Activités extra-scolaires*

Quand bien même toutes les difficultés d'ordre matériel seraient aplanies, les efforts de l'enseignement porteraient-ils tous leurs fruits ? En un mot, le contenu et les méthodes d'enseignement sont-ils en harmonie avec le monde du petit villageois ? L'écolier peut-il lancer un pont entre les connaissances dispensées par l'école et les expériences que ses activités au village l'amènent à faire ou bien, au contraire, les deux sphères restent-elles totalement étrangères ? C'est à ces questions que l'enquête se proposait d'apporter quelques éléments de réponse.

(1) A chaque école correspondent une coopérative scolaire et une association des parents d'élèves. La première porte un bien grand nom pour désigner une réalité plus modeste : une caisse pourvue par les élèves et destinée à renouveler le matériel scolaire. Un « Conseil d'Administration » est nommé parmi les élèves, qui tiendra le cahier de comptes mais la gestion de la caisse elle-même reste le fait de l'instituteur.

Tous les parents sont conviés à l'association des parents d'élèves. En fait, elle se réduit généralement aux quelques notables du village où se trouve l'école et ne traite que des questions matérielles : c'est devant elle que le maître rend compte du bilan de la coopérative scolaire; c'est à elle qu'il s'adresse pour la réfection du toit, la réparation d'une porte, l'installation des WC... Il ne s'agit jamais de problèmes pédagogiques.

(2) Toutefois la côte Est semble privilégiée par rapport à d'autres régions de Madagascar. Les fruits y mûrissent en toute saison, la culture du manioc et d'autres tubercules pallie à la soudure du riz, et le poisson est abondant.

La simple analyse du déroulement de la journée d'un écolier est symptomatique.

**TABLEAU 7** - Activités des enfants les jours de classe : les chiffres sont des pourcentages. Beaucoup d'enfants ayant cité plusieurs activités, le total dépasse 100.

Moments de la journée	le matin avant d'aller à l'école			le soir au retour de l'école		
	Garçons	Filles	Ensemble	Garçons	Filles	Ensemble
Toilette	42	39	81			
Chercher de l'eau	22,5	22,5	45	15	20	35
Chercher du bois	13	1	14	22	3	25
Ménage	16	18	34	-	-	-
Vaisselle	10	26	36	7	20	27
Piler le riz	5	10	15	8	15	23
Préparer le repas	16	34	50	8	14	22
S'occuper des petits	-	-	-	1	5	6
S'occuper du bétail	-	-	-	10	2	12
S'occuper des volailles	3	3	6	3	3	6
Jardinage	-	-	-	5	5	10
Travail scolaire	1,5	1,5	3	12	13	25
Jeu ou promenade	-	-	-	7	9	16
Autres	15	16	31	12	13	25
Non réponse	2	-	2	-	-	0

La diversité des situations sociales et économiques des parents n'influence guère le déroulement de la journée des enfants. Que le père se consacre uniquement à l'agriculture ou soit aussi chef du village tangalamena (1), maire de la commune ou commerçant; que la mère gère le petit stock de médicaments confiés par la Croix-Rouge, tresse des nattes pour les vendre ou soit couturière, les occupations agricoles

(1) Chaque communauté villageoise possède un personnage central, un prêtre qui, choisi parmi les Anciens, dirige les cérémonies et préside les réunions intéressant l'ensemble des habitants du village.

restent la toile de fond de toutes les activités, hormis à Tamatave et dans quelques gros centres ruraux (1); et même là, beaucoup de fonctionnaires ou de salariés élèveront quelques volailles ou cultiveront (ou feront cultiver) une parcelle de terre dans les environs.

L'école s'ouvre à 7h30, mais la journée de l'écolier commence bien plus tôt (tableau 7). Il ne fait pas encore jour quand il se lève. Il faut aller chercher de l'eau pour la toilette et la cuisine. Puis les garçons iront ramasser du bois tandis que les filles s'activeront dans la cuisine. Excepté la corvée de bois, presque toujours réservée aux garçons, les autres tâches ménagères sont indifféremment accomplies par la fillette et le garçon. Pendant que les uns font la vaisselle, les autres réchauffent les restes de la veille ou courent d'abord chez le voisin chercher des braises pour allumer le feu. Si la rivière n'est pas trop loin, ils iront s'y laver, ou bien se débarbouilleront dans un seau d'eau. 81 % des enfants mentionnent la toilette comme leur première activité : est-ce la répétition d'une leçon bien apprise, l'hygiène étant enseignée avec insistance lors des cours de morale, ou bien est-ce là le reflet de la réalité ? Certains vont donner quelques débris de nourriture aux volailles. Toute une série de menues tâches les occupent encore : balayer, rouler la natte sur laquelle ils ont dormi, laver le linge... Rares sont ceux qui ont le temps de revoir leurs leçons.

A leur retour, l'après-midi, ils doivent faire ce qu'ils n'ont pas pu achever le matin. Aux corvées d'eau, de bois, de vaisselle et de préparation des repas (parmi celles-ci, piler le riz n'est pas le travail le plus rapide) s'ajoutent les soins aux animaux et les travaux agricoles. Beaucoup vont garder les bœufs sur la tanety (colline), aident leurs parents aux champs ou cultivent leur propre parcelle de terre. Peu d'écoliers ont pensé à parler des plus petits dont ils ont le plus souvent la responsabilité : c'est pour eux la chose la plus naturelle qui soit, les petits sont toujours là, qui suivent les grands partout, sur deux pieds, à quatre pattes ou sur le dos des grandes sœurs. Il faut les habiller, les aider à manger, laver leurs vêtements.

Seuls les enfants non sevrés accompagnent leur mère aux champs : là, elles les portent à dos ou les posent à l'ombre d'un arbre sous l'œil d'un plus grand.

A la tombée de la nuit, le temps disponible se partagera entre les jeux (pour 16 % seulement des enfants) et le travail scolaire (pour 25 %).

55 % des enfants pendant les jours fériés et 51 % pendant les vacances (tableau 8) travaillent aux champs. L'importance des activités agricoles devient primordiale. Toutefois les autres occupations ne sont pas supprimées et les moments de loisir pur paraissent toujours aussi restreints (13 %). Mais la part prise par les promenades, visites à la famille, petits voyages, s'accroît. Les vacances sont essentiellement, pour l'écolier, l'époque où il peut redevenir l'enfant du village, où il reçoit une éducation

(1) Cf. Annexe - Tableau «situation socio-économique des parents des enfants interrogés.»

diffuse, très progressive, le préparant à la vie menée depuis des siècles par ses ancêtres. Il travaille aux champs (56 %), où sa participation augmente d'année en année, proportionnelle à ses forces. En outre, il prend part aux fêtes familiales, d'abord comme simple observateur, puis en entrant dans les jeux de lutte des groupes d'adolescents.

TABLEAU 8 - Activités des enfants les jours fériés et pendant les vacances (Pourcentage).

	Dimanches et jours fériés (*)			Vacances		
	Garçons	Filles	Ensemble	Garçons	Filles	Ensemble
Travaux ménagers	23	29	52	8	11	19
Travaux agricoles	31	24	55	30	26	56
S'occuper du bétail	6	2	8	6	2	8
S'occuper des volailles	1	1	2	.	.	.
Pêche/Chasse	6	2	8	3,5	3,5	7
Promenade/Bains dans la rivière	8	3	11	9	15	24
Voyages	.	.	.	9	10	19
Visites	.	.	.	5	8	13
Cérémonies familiales	.	.	.	.	1	1
Eglise	2	4	6	.	.	.
Jeux	6	4	10	6	7	13
Autres	12	18	30	8	11	19
Non réponse	1	1,	2	4		4

(\*) Dans la majorité des écoles de brousse, les cours ont lieu uniquement le matin; le congé du jeudi est reporté au samedi. (Cf. Annexe : Emploi du temps).

## 2 - Apprentissage économique

Le travail agricole ne se réduit pas, pour l'enfant, à un simple apprentissage technique. En même temps qu'il apprend à se servir d'un «angady» (bêche traditionnelle), et à distinguer les divers sols convenant aux différentes cultures, il fait bientôt ses premières expériences économiques.

TABLEAU 9 - Pourcentages d'enfants ayant une parcelle de terre

	Garçons	Filles	Ensemble
Ont une parcelle	30	23	53
N'ont pas de parcelle (1)	17	23	40
Non réponse	3,5	3,5	7

Un grand nombre de parents donnent à leurs enfants, à peine plus aux garçons qu'aux filles, un lopin de terre sur lequel ils seront libres de planter les produits de leur choix (tableaux 9 et 10). Ils les cultiveront comme bon leur semble, le plus souvent avec leurs frères et sœurs, les aînés divulguant leur savoir-faire aux cadets. Il n'est pas rare que leur récolte soit suffisante pour être vendue. L'enfant peut alors, tout comme ses parents, porter sa récolte à la boutique voisine, chez le « Chinois » ou sur le marché et en retirer un certain bénéfice qu'il utilisera à sa guise. C'est grâce à ce petit pécule qu'il pourra renouveler ses cahiers ou ses crayons, s'offrir un cartable ou des vêtements, si sa récolte a été particulièrement bonne, ou encore apporter sa contribution à la coopérative scolaire. Ces budgets, Cf. tableau 10, ne laissent qu'une place minime aux achats non utilitaires tels que friandises ou jouets.

Tous les parents ne peuvent pas abandonner un bout de terre à leurs enfants. Ceux-ci disposeront alors des produits de leur moisson d'un jour sur le champ familial ou de la récolte d'un plan de caféier ou de tout autre arbre fruitier ; ou bien leurs parents leur confieront l'élevage de volailles, oies, canards ou poules dont ils pourront vendre ou faire couvrir les œufs.

Les sommes possédées par les enfants ne sont jamais bien grosses mais les détenteurs en connaissent la valeur, y puisant à bon escient ou les arrondissant au hasard de leurs activités : pêche, chasse, petits services divers rendus à des étrangers.

(1) Parmi ceux-ci sont compris tous ceux qui habitent dans les centres urbains (Tamatave, Vavatenina, Brickaville).

**TABLEAU 10** - Cultures pratiquées sur les parcelles  
 - Vente des produits  
 - Utilisation du revenu

Cultures pratiquées sur les parcelles	Vente des produits	Utilisation des revenus
Riz ..... 12	Boutique ..... 23	Achat de fournitures scolaires ..... 23
Autres céréales .. 8	Marché ..... 11	Achat de vêtements .. 36
Brèdes ..... 10	Famille ..... 5	Achat de friandises .. 6
Café ..... 23	Consommation .. 9	Achats divers .. 16
Girofle ..... 26	Autres ..... 7	Economies ..... 1
Divers ..... 29	Non réponse ... 46	Non réponse ..... 52
Non réponse ... 46		

### 3 - Les jeux

Bien que peu cités par les enfants quand ils énumèrent leurs activités extra-scolaires, que ce soit à leur retour de l'école ou pendant les jours de vacances, les jeux occupent une place primordiale et sont même peut-être la base de toutes les activités enfantines. En effet, s'il est vrai que les enfants participent très tôt, chacun à des niveaux et à des degrés différents déterminés essentiellement par l'âge et le rang dans la famille, à la vie sociale et économique du village, il est non moins vrai que les adultes n'exigent pas une obéissance immédiate à leurs ordres et que les enfants agissent à leur rythme propre, entremêlant, au gré de leur fantaisie, activités utiles et activités ludiques. Aussi sera-t-il souvent difficile à l'observateur étranger de discerner la part de jeu et la part de travail. Excepté quelques moments privilégiés pour les jeux purement gratuits - pour ceux-ci les soirs de clair de lune sont tout indiqués (1) - et certains moments tout opposés où des travaux urgents, aux champs, imposent à toute la famille de se soumettre à leurs lois, l'enfant peut accomplir toutes les tâches qu'on attend de lui sans se hâter, comme il l'entend, en les transformant en jeux.

(1) « Le jeu que j'aime le plus est celui de la poursuite, quand il y a clair de lune. »

« Mon jeu préféré est la ronde. Je la fais avec mes camarades. Les soirs de clair de lune, nous nous appelons et nous nous entraînons dans la cour. C'est là que nous faisons la ronde. Certains de nos camarades dansent au milieu tandis que les autres chantent en battant des mains. »

C'est en compagnie des petits voisins que le garçon ira ramasser son fagot de bois mort. Ensemble, ils profiteront de la promenade pour grimper aux arbres, dénicher des nids ou attraper des hannetons. On pile le riz pour la famille, mais aussi pour la poupée et en variant de manière infinie le chant du pilon dans le mortier.

L'importance des jeux, dans la vie d'un enfant, est telle qu'elle justifierait à elle seule une étude. Quand il s'amuse à reproduire avec ses camarades le monde adulte, l'enfant s'approprie peu à peu le rôle qu'il aura à assumer plus tard dans la société. Quand le petit Betsimisaraka fabrique des voitures avec des boîtes de sardines vides et que sa sœur tresse des paniers de rabane, l'habileté manuelle s'exerce autant que les astuces de l'intelligence. C'est aussi par le jeu que l'imagination peut le mieux s'exprimer. Enfin, tout en développant la sociabilité et les facultés physiques et intellectuelles, les jeux sont un excellent révélateur de la personnalité des enfants.

Lors de l'enquête, le sujet des jeux fut abordé à trois reprises : les écoliers interrogés par questionnaire eurent à dire quels étaient leurs jeux préférés et avec qui ils jouaient; les stagiaires devaient énumérer les jeux pratiqués pendant les récréations et décrire les divers jouets fabriqués par les enfants; enfin, lors des petites rédactions, quelques élèves devaient raconter leur jeu préféré. Malgré ce triple éclairage, la question est loin d'être épuisée, seuls les jeux les plus fréquents ou les plus structurés ont pu être cités mais leur évocation suffira à faire surgir une partie du monde de l'enfance Betsimisaraka.

#### *Jeux cités par les enfants*

Pour faciliter la présentation des résultats, il fallut regrouper, dans le tableau 10, des jeux différents sous une même rubrique. Les jeux de ballon remportent la faveur générale, surtout chez les garçons. C'est au foot-ball qu'on joue le plus volontiers, jeu masculin sans doute, mais que les filles ne dédaignent pas. *« Mon jeu préféré est le foot, dit l'une d'elles; et j'aime aussi jouer avec mes camarades le soir, au clair de lune dans la cour. Je chante et tape des mains pour faire danser mes camarades. »* Le foot est un des rares jeux pour lesquels se constituent des équipes de quartier ou de village qui entreront régulièrement en compétition. Parmi les autres jeux de ballon, volley-ball, mais aussi « Boom » (ballon-prisonnier), « passe à dix » et toutes sortes de petits jeux de balle accompagnés de comptines ou ritournelles, se partagent les suffrages.

TABLEAU 11 - Jeux cités par les enfants comme leurs jeux préférés.

Jeux cités par les enfants	Pourcentage des enfants préférant ces jeux		
	Garçons	Filles	Ensemble
Ballon -----	35	15	50
Billes -----	20	6	26
Marelle -----	4	18	22
Colin-maillard, chat-perché -----	8	13	21
Rondes, comptines, chant -----	4	17	21
Poursuite -----	7	12	19
Taureau, lutte -----	13	5	18
Poupée, dînette -----	2	12	14
Saut à la corde -----	3	11	14
Fanorona, cailloux -----	7	6	13
Osselets -----	2	10	12
Automobiles -----	7	2	9
Baignades -----	6	2	8
Dominos, cartes -----	2	2	4
Pêche -----	1	1	2
Promenades, grimper aux arbres -----	1	1	2
Toupie -----	—	1	1
Cerceau -----	1	—	1
Vannerie, modelage -----	—	1	1
Jeux divers -----	18	15	33
Ne joue jamais -----	—	1	1
Non réponse -----	2	2	4

Si les filles laissent les billes aux garçons pour jouer au sabaka (marelle), sautent au dihimbazaha (sauter à la corde) ou se poursuivent pendant que les garçons simulent des luttes ou des combats contre des taureaux, et jouent à la poupée plutôt qu'aux petites autos, tous les autres jeux ne sont pas l'apanage d'un sexe. «Ce que j'aime, dit une fillette, c'est le dihimbazaha (saut à la corde). C'est notre jeu à nous jeunes-filles... C'est amusant d'entrer et de sortir de l'anneau de corde qui tourne.» Mais elles n'empêcheront pas les garçons de passer sous la corde ou de sautiller entre les lignes du sabaka, un des jeux que les fillettes improvisent le plus volontiers. «Le sabaka est mon jeu préféré. Dès que j'arrive de l'école, nous en faisons avec des camarades; et après la classe, quand nous sommes à la maison, nous en faisons encore, si nous avons terminé nos travaux. J'aime le sabaka parce que ça m'amuse de sauter par dessous en avançant un peu, puis en reculant un peu. On met une petite pierre plate sur le dos de la main, puis sur la tête, puis on la pose par terre.»

TABLEAU 12 - Répartition des jeux cités par les stagiaires selon le sexe et le nombre des joueurs.

	Garçons	Filles	Garçons et Filles
Jeux collectifs	Billes Luttés simulées Combats de taureau Jeux de capsules Gendarmes et voleurs	Marelle Corde/sauts Poursuite  Osselets Chants mimés  Poupée/dînette Rondes	Foot-ball Volley-ball Hand-ball  Passe à 10 Pierre-Paul  Fanorona Drapeau Poursuite Jeux dans l'eau Jeux de points (morpion)
Jeux individuels	Fanorona-telo Combats de hannetons Course Lancer de poids Avions en papier Flèches	Cailloux Osselets Confections diverses	

*Caractéristiques de ces jeux*

Deux aspects principaux caractérisent ces jeux, la plupart se pratiquent en groupe et n'exigent que de rares jouets. Une série de jeux se déploient en mouvements dans l'espace, réunissant des groupes de garçons ou de filles ou des groupes mixtes. Ils développent la rapidité des réflexes mais aussi le sens du rythme. Jouer à « chat-perché », à « Pierre-Paul » (comparable à notre « Jacques a dit »), au « Drapeau » (sorte de petite guerre où le vainqueur est celui qui attrape le bâton planté en guise de pavillon), c'est se sentir mobilisé, en état d'alerte, prêt à bondir au signal. A travers les rondes, les comptines, les pas dansés et toutes les petites chansons mimées, c'est toute la pérennité de la culture ancestrale qui est assurée; en effet de nombreuses ritournelles sont des refrains qui scandent les histoires racontées par les plus âgés à la veillée

*Jeux collectifs*

Certains jeux, comme l'indique le tableau 11, peuvent distraire un enfant tout seul. En fait, l'enfant joue rarement seul. « *Mon jeu préféré*, dit une fillette, est le

*«dihimbazaha».* Nous pouvons jouer seuls, ou bien deux camarades tourment la corde tandis qu'une autre saute au milieu.» De même un garçon dira : «moi, ce que j'aime le mieux, c'est le volley-ball, parce que plusieurs enfants doivent jouer ensemble. On les répartit en deux équipes, l'une va d'un côté, l'autre de l'autre. On doit se partager équitablement les forces.» Que ce soit pour jouer, pour accomplir ses diverses tâches ménagères ou agricoles ou même ses devoirs scolaires, l'enfant ignore l'isolement. Il y a toujours, à proximité, avant même ses parents retenus aux champs par leurs tâches spécifiques, des frères, des sœurs ou des camarades pour s'intéresser à ce qu'il fait.

TABLEAU 13 - Compagnons de jeux de l'enfant

Compagnons de jeux	Pourcentages
Camarades -----	71
Famille -----	30
Voisins -----	14
Autres -----	2
Tout seul -----	1
Non réponse -----	7

Le jeu sera choisi par le groupe tout entier, en fonction du nombre de joueurs en présence et du lieu qu'ils ont à leur disposition : cour du village, de l'école, collines voisines, ou plages, beaucoup plus qu'il ne sera déterminé par les jouets disponibles. *«Ce qui m'amuse c'est de faire des dessins sur le sable. Je les soigne bien pour qu'ils soient beaux. Ça me plaît parce que je sais bien dessiner, ainsi mes camarades ne se moquent pas de moi, lorsque chacun est satisfait de ce qu'il a fait, on regarde nos chefs-d'œuvre réciproques. Et on crie après ceux qui sont moches (1). Mais on ne doit agacer personne. Tout le monde est ami. C'est tout simplement une petite blague.»*

#### *Jeux et jouets*

Toute chose, tout débris abandonné, tout objet utile ou sans valeur peut devenir l'élément d'un jeu. Les quelques jouets nécessaires sont presque toujours fabriqués par les enfants avec des moyens à la portée de n'importe qui (tableau 14). *«Pour jouer à la marchande voici ce que je fais, écrit une écolière : je prends des feuilles vertes en guise de légumes, des cailloux en guise de tomates et des grosses pierres en guise de choux. J'écris le prix sur de petits morceaux de carton que je place devant des tas. Ensuite je vends.»*

(1) Le sens du ridicule semble particulièrement développé chez les Betsimisarakas : tout échec physique est sanctionné par des moqueries. De même à l'école quelques enfants reproduisent cette même attitude. Une mauvaise note attire des litanies de moqueries : *«il a eu zéro... il a eu zéro»...*

Même pour les billes, on peut utiliser des graines d'arbres locaux; un fruit de pamplemousse peut se transformer en ballon satisfaisant et un vieux pneu récupéré sera un cerceau tout à fait adéquat pour rouler sur le terrain bosselé des cours de village. Recréer le monde environnant par et pour le jeu, c'est l'acte le plus spontané du petit betsimisaraka. Lors de l'enquête, il fut impossible de faire l'inventaire de tout ce que les écoliers fabriquent, façonnent ou inventent, seules quelques-unes de leurs productions parmi les plus fréquentes ont été décrites, que le tableau 14 présente de manière très succincte.

TABLEAU 14 - Jouets fabriqués par les enfants d'après les stagiaires

Jouets fabriqués par les garçons	En quoi et comment ils sont faits	Jouets fabriqués par les filles	En quoi et comment ils sont faits
Petites voitures	Carrosserie : boîte de conserve Roues : capsules rondelles de bois fruits de pin Fil de fer pour l'assemblage Ficelle pour tirer	Poupées	Poupées de chiffons avec des vieux tissus Poupées végétales avec des tiges de ravinala ou de bananier
Camions-Avions	Cartons et tiges de raphia ou de baobab	Paniers avec anses et couvercle	<i>Tressage</i> : Raphia - Aiguille - Pilon - Bouteille - Teinture
Radeaux-Pirogues	Bois de bambou Pieds de bananier	Corbeilles Nattes Tapis ...	Penja - Oregó (Produits locaux) - Feuilles de bananier déchirées en fibres
Guitare avec cordes	Morceaux de bois et fils de ver à soie		
Taureaux	Argile-Modelage	Vêtements pour les poupées	Aiguille-Fil - Ciseaux - Tissu
Frondes	Branches fourchues et caoutchouc		
Arcs	Baguette de bois et ficelle	Marmites Ustensiles pour dinette	Argile - Modelage
Fléchettes	Baguettes taillées		
Ballon	Fruits de pamplemousse		
Petites cages à oiseaux	Bois de bambou Planches de vieilles caisses		
Jeu de bobine	Bobine évidée - Elastique - Tiges de roseau		

Peut-être faut-il remarquer que si les jeux des garçons et des filles sont souvent les mêmes, leurs fabrications se distinguent assez nettement. En effet, par leur bricolages respectifs, ils font l'apprentissage des différentes techniques utiles dans leur vie future d'adulte. Mise à part la fabrication d'objets purement réservés au jeu (petites voitures et poupées), tandis que les garçons s'exercent à la chasse et à la pêche (1), les fillettes apprennent la couture, le tressage, la vannerie et la poterie.

#### 4 - Connaissance du village

A travers la description de leurs activités extra-scolaires, il apparaît que les enfants prennent très vite une part importante à la vie socio-économique de la famille et du village. Depuis qu'ils savent marcher, puis d'une manière de plus en plus institutionnalisée mais qui leur laisse une grande liberté d'organisation, ils participent aux tâches ménagères, en imitant maladroitement leurs aînés d'abord, puis en étant capables à leur tour de guider les plus jeunes. Ils accompagnent leurs parents aux champs, observant longuement leurs faits et gestes avant de les reproduire. Ils ont assez vite à leur disposition un petit pécule qu'ils gèrent en toute autonomie. Enfin, au moyen d'un large éventail de jeux, toutes leurs facultés mentales et physiques sont mises en œuvre. Au fil des jours, l'esprit d'initiative, très tôt sollicité, ainsi que le sens des responsabilités s'aiguisent et se fortifient. En même temps que le savoir-faire, toute une série de connaissances s'accumulent. Les enfants vont partout, courent partout, ouvrant leurs yeux sur tout ce qui les environne.

Très tôt, ils savent se repérer dans le village, se situant spontanément par rapport aux points cardinaux. Si les parents sont aux champs, ils ne sont pas dans un lieu lointain ou abstrait mais au bout d'un chemin qu'ils peuvent prendre s'ils le désirent. Quand ils décrivent le paysage villageois, sujet choisi par 51 enfants sur 145 au cours de l'enquête, ils en orientent presque tous les différents éléments qui le composent : maisons, rivière, route ou piste, boutiques s'il y en a, forêts et champs de culture. La course du soleil, les différentes phases de la lune et les vents annonciateurs de crachin ou de cyclone sont certainement pour eux des réalités plus vivantes que les croquis qui illustrent leurs livres de géographie. *«J'aime rester au village, surtout quand je ne vais pas à l'école, écrit une fillette. Alors, je joue avec mes camarades à l'Ouest du village. Nous appelons les oiseaux qui volent assez tard, le soir c'est de là que nous apercevons le soleil au crépuscule.»* De son côté, un garçon écrit : *«J'aime notre village parce qu'il est bien aéré. Le vent y souffle de l'Est. La nuit, il est éclairé par la lune. J'aime aussi regarder les arbres qui poussent tout autour.»*

En outre, nombreux sont ceux qui précisent la distance à parcourir pour rejoindre la route nationale ou la grosse agglomération la plus proche. *«On est en train de bitumer la route qui passe près de notre village. C'est la route qui relie Tamatave à*

(1) La pêche souvent citée comme jeu a pour but essentiel de rapporter des poissons pour compléter les repas. Elle donne lieu à de petits concours. Le meilleur pêcheur sera applaudi par tous les autres. Une fois rapportés à la maison, les poissons seront découpés au moyen de l'énorme antsy (couteau) que les tout jeunes garçons manient avec une adresse impressionnante.

*Ambodiriana. La distance est d'environ 37 kilomètres.»* Enfin, certains se souviennent de l'origine du village, qu'on a dû leur raconter un soir, et d'où le village bien souvent tire son nom : *«Notre village s'appelle Ambodiriana. Voici pourquoi il s'appelle Ambodiriana. Autrefois, il n'y avait pas de tombeau dans ce village. Il y avait seulement une petite rivière qui passait à l'Est. Quand quelqu'un mourait, on jetait le cadavre dans l'eau. C'est pourquoi, on appelait cette rivière «le déversoir», l'endroit où l'on jette. Alors le village s'est appelé «l'embouchure où l'on jette».* En même temps que les origines de leur village, les anciennes coutumes s'inscrivent dans leur mémoire.

Ils peuvent aussi donner sans peine, dès l'âge de 6 ou 7 ans, la liste des produits qui poussent sur les terres du village, ceux qu'on peut se procurer au marché et ceux qu'on ne trouve que dans les boutiques.

Parmi les produits cultivés au village, ils peuvent distinguer ceux que leurs parents garderont pour la consommation et ceux qu'ils vendront, et ils savent où ils seront commercialisés. L'énumération de ces produits, telle qu'elle a été faite par les élèves aux stagiaires-enquêteurs, risquerait d'être fastidieuse : son intérêt est d'autant plus mince que beaucoup sont des fruits locaux qui ne mûrissent que dans une aire géographique limitée; aussi nous bornerons-nous à donner en regard des quatre principales cultures pratiquées dans la région étudiée, les lieux où les récoltes sont vendues (tableau 15).

TABLEAU 15 - Commercialisation des produits du sol

(Chaque chiffre représente le pourcentage d'enfants ayant dit que leurs parents vendaient tel produit en tel ou tel endroit).

Produits	Lieu de vente			
	Café	Girofle	Banane	Riz
Boutique	56	52	3	25
Marché	1	1	25	1
Autres	5	32	33	23
Non vendu	32	2	27	47
Non réponse	6	6	6	6
N'en ont pas	7	8	4	4

### 5 - Rôle formateur des groupes d'enfants ou de jeunes

Les jeunes Betsimisaraka, comme les jeunes Tsimihety, une fois faites les tâches confiées par la famille, se rassemblent en groupes d'âge pour jouer et se promener. «Garçons et filles se répartissent par groupe d'âge et constituent des groupes pour le travail scolaire, les jeux et les promenades par monts et par vaux. Mais, pour les travaux agricoles, chacun rejoint sa famille.» (1)

Cependant ces groupes ne sont presque jamais organisés et constitués de manière durable. Ils naissent et disparaissent au gré des jours, autour de petits noyaux plus solides. Mais l'étude sociométrique des réseaux de relations qui s'y croisent dépassait le champ de l'enquête. Peut-être faudrait-il l'envisager lors de la poursuite des recherches : toute la trame des amitiés enfantines révèle les personnalités futures en même temps qu'elle les forme. Lors de l'enquête ont été évoqués surtout les groupes sportifs : dans presque tous les gros villages, les jeunes adolescents s'organisent en équipes compétitives pour des matchs de foot-ball. Un peu moins fréquents sont les groupes «d'animation culturelle», formés sous l'impulsion de quelques leaders ou sous l'égide du T.S.D. (2) en vue d'un orchestre ou d'une chorale qui réjouira le public de la prochaine fête.

Quoique les groupements des jeunes soient informels, il n'est pourtant pas superflu d'insister ici sur leur rôle éducatif. Si l'éducation d'un enfant incombe à ses parents avant tout autre personne, elle n'en est pas moins le fait de sa famille au sens large, de la communauté villageoise toute entière et, en particulier, de la communauté infantine. Comme le note S. RAHARIJAONA, ce sont les aînés et non les adultes qui reprennent l'enfant quand il se trouve en faute. «Quand les adultes remarquent qu'il y a lieu de faire une observation à un enfant pour tel acte reprehensible, ils ne s'adressent jamais à cet enfant en particulier, mais au groupe d'enfants dont il fait partie. Et d'une voix égale, sans jamais élever d'un ton ni parler plus vite qu'à l'ordinaire, les grandes personnes disent aux enfants : «On ne doit jamais faire ceci». (3)

(1) Suzanne RAHARIJAONA «Les enfants Tsimihety dans leur village» in/Bulletin de l'Académie Malgache. - 1957 - TOME XXV pp. 143-150. En ce qui concerne les travaux agricoles, il est vrai que la plupart du temps, les jeunes Betsimisaraka rejoignent leur famille. Mais il existe certaines structures traditionnelles favorisant l'entraide pour faire face aux travaux urgents ou nécessitant un grand nombre de bras. Ainsi, les «din'asa» réunissent des jeunes qui vont cultiver à tour de rôle les champs des familles de chaque membre du groupe. A la date fixée, chacun apporte sa part de riz, le propriétaire de la parcelle cultivée ce jour-là le fera cuire et complètera le repas.

(2) Jeunesse du P.S.D.

(3) Op. cité. pp. 145 et 150.

C'est vrai, non seulement pour l'enfant Tsimihety, mais aussi pour le Betsimisaraka et sans doute dans tout Madagascar (1). Peu à peu en imitant leurs aînés ou en subissant, le cas échéant, leurs réprimandes, les cadets reconnaissent les actes convenables imposés par la politesse, apprennent à exprimer leur respect aux anciens et découvrent les nombreux « fady » (interdits) qui régissent la vie de tous les jours.

La progressivité du système d'éducation se poursuit au-delà du mariage. Très tôt confronté à la réalité sexuelle, jouissant de toute liberté dans ce domaine et sachant depuis longtemps comment se déroule un accouchement - il a peut-être assisté à la naissance de ses cadets (2) - le jeune Betsimisaraka est vite assez mûr pour se marier. En brousse, l'âge du mariage, 15 ans pour les garçons et 13 ans pour les filles, n'a guère été retardé par la scolarisation, les 3/4 des écoliers s'arrêtent avant le Cours-Moyen. Quand bien même ils poursuivent leurs études, ils peuvent contracter déjà, sinon un mariage définitif, du moins un mariage à l'essai, tel qu'il est institué sur la Côte Est. Les enfants qui en naissent seront d'abord pris en charge par les grands-parents tandis que leurs parents contribueront peu à peu et de manière de plus en plus complète à leur éducation (3).

#### 6 - Les fêtes

Un chapitre sur l'univers villageois de l'enfant serait incomplet s'il n'y était question des diverses fêtes et cérémonies traditionnelles : fête des semis, fête de la récolte du riz, fête de la première coupe de cheveux, fête de la circoncision et « tsikafara ». C'est cette dernière, célébrée sous l'auspice des ancêtres, qui a été exposée le plus volontiers par les élèves qui avaient accepté d'écrire la rédaction proposée par les stagiaires-enquêteurs. C'est certainement la plus fréquente et la plus spectaculaire, réunissant tous les membres de la parentèle auxquels se joignent quelques voisins ou amis. Elle se déroule à proximité d'un tombeau, en l'honneur des ancêtres, sur un petit terre-plein consacré par un autel, un arbre plus beau que les autres ou simplement remarquable par sa forme originale et un pieu sur lequel on fixe les cornes de chaque taureau sacrifié. Le « tsikafara » rappelle par bien des aspects les rites des funérailles. La fête se déroule en plusieurs étapes. Bien des semaines avant, la famille qui l'organise sait quel bœuf (parfois plusieurs) elle immolera à moins que la pauvreté ne la contraigne à n'égorguer qu'une oie ou une poule. Par ce sacrifice, dans lequel morts et vivants communient, on prie Zanahary ou les ancêtres de réaliser un vœu ou bien on les loue d'avoir accompli tel souhait antérieurement formulé.

- (1) Comme le constatent Madame BOUTIN & le R.P. de MONTBRON, le rôle formateur est partagé par tous ceux qui entourent l'enfant : « Peu réprimandé, mais enserré de toute part par les structures de la vie communautaire, le jeune intériorise puissamment ce qui peut être déficient dans son comportement » « In Aspects de la relation pédagogique dans la société malgache » extrait d'un mémoire en préparation au Centre d'Etudes pour le Développement 1971 - ronéoté, 10 p.
- (2) Si les garçons, au même titre que les hommes, doivent s'éloigner, les fillettes sont autorisées à rester dans la case quand leur mère accouche.
- (3) Ce cas nous a été cité d'élèves devenus pères de famille bien avant la fin de leurs études et qui devaient s'ingénier à trouver quelques ressources économiques pour vêtir leurs enfants.

Les jours qui précèdent la cérémonie, quelques messagers partent prévenir les invités qui ne prendront pas la route sans s'être munis des dons (1) (en nature mais le plus souvent en espèces) qu'ils présenteront à leurs hôtes.

Le jour du sacrifice, de bonne heure le matin, hommes et femmes s'activent, chacun selon son rôle. Les premiers vont chercher du bois, les autres pilent le riz du repas familial. Tous les assistants se rendent au lieu sacré. Le taureau est conduit par les jeunes gens qui vont exercer contre lui toute leur souplesse et leur adresse.

L'organisateur du «tsikafara», le tangalamena, prêtre traditionnel, ou bien le plus âgé de la famille, prononce un «kabary» (discours) qui explique à l'assistance le motif de la cérémonie et qu'il termine en invoquant Zanahary.

Le bœuf est alors égorgé. Ses cornes iront rejoindre sur le piquet sacré celles des autres bœufs immolés en ce lieu. Un morceau de viande est prélevé pour être déposé sur l'autel en offrande aux ancêtres; le reste est distribué parmi les assistants en parts proportionnelles aux dons de chacun. Un repas est servi, que les convives consomment avec respect.

A l'offrande de viande succèdent les libations de betsabetsa (jus de canne fermenté). Quelques gouttes d'alcool sont versées dans des gobelets de bambou placés sur l'autel ou, à côté, sur de petits échafaudages. C'est alors que toute l'assistance peut à son tour se verser à boire. L'atmosphère s'égaie. On chante, on bat des mains, quelques musiciens, ou même un orchestre, improvisent des rythmes sur lesquels tout le monde danse. Et la fête se poursuivra jusqu'au lendemain et même se prolongera les jours suivants s'il y a d'autres bêtes à immoler et si les flots de betsabetsa ne sont pas taris.

Parmi les 145 élèves qui rédigèrent quelques lignes pour cette enquête, 23 choisirent de raconter le déroulement d'une fête traditionnelle. Parmi ceux-ci tous, sauf un qui parla assez rapidement de la première coupe de cheveux de son frère, décrivent un «tsikafara» ou, très semblable, un «tsaboraha». Ce ne fut pas le sujet qui rassembla le plus de suffrages : 51 élèves préférèrent écrire à propos de leur village, 49 à propos de Tamatave et 29 à propos du jeu qu'ils aimaient le mieux. Mais ce fut celui qui suscita les rédactions les plus longues, les mieux construites et les mieux illustrées.

Les jeunes enfants ne tiennent sans doute pas un rôle très important lors des «tsikafara» ou autres cérémonies familiales à caractère religieux. Ils chantent, ils dansent, battent des mains, aident les adultes dans les préparatifs culinaires, baignent dans toute une atmosphère de gaieté et d'activités joyeuses mais ils ne sont que les personnages secondaires d'une grande réunion de famille dont la cause leur reste mal connue, cachée dans les sphères brumeuses des discours solennels des adultes.

(1) Ces dons sont souvent notés scrupuleusement sur des cahiers tenus par les écoliers.

Cependant toute l'animation des préparatifs, l'enchaînement des rites puis, contrastant violemment avec le début de la cérémonie tout empreint de dignité, l'explosion de joie finale, frappent les imaginations enfantines. C'est alors que les liens familiaux se resserrent et, si jamais l'enfant quitte son village, ce ne sera pas sans nostalgie que, devenu adulte, il songera à ces jours de liesse où toute la communauté des vivants et des morts se rassemblait pour un même banquet.

Qu'il s'exprime à propos des fêtes traditionnelles, de ses jeux préférés ou du village où il vit, le jeune Betsimisaraka paraît tout à fait à l'aise dans son milieu, recevant de son entourage une éducation adaptée à son environnement et qui le prépare de manière progressive à la vie menée par ses parents. A la lecture des petites rédactions sur les villages, l'enfant apparaît très attaché à son cadre d'origine où êtres humains et choses sont inextricablement liés. Derrière la maison, son père a enterré le placenta qui l'avait nourri avant sa naissance. Une pierre, qu'on lui a montrée, lui en rappelle le souvenir : « Mon village me plaît beaucoup, explique un élève, parce que c'est là que je suis né ». « J'aime bien ce village, dit un autre, parce que c'est là que j'habite et j'espère bien que ce village connaîtra un grand progrès. »

Ainsi, le système d'éducation dispensé traditionnellement par la communauté villageoise à ses membres, apparaît tout à fait adapté à son but : l'intégration de ses enfants dans les rouages de la société. Mais cette société, dont l'équilibre est prévu pour se reproduire identique à lui-même au cours des générations, n'est pas préparée à évoluer et n'y prépare pas ses membres. Paradoxalement, alors que l'enfant apprend très tôt à connaître les conséquences de ses actes et à perfectionner son savoir-faire, les initiatives qu'il peut prendre restent endiguées dans des frontières bien définies, celles des modèles d'action ou de pensée expérimentés depuis des siècles. Dire que tout examen critique est interdit à l'enfant serait fausser la réalité; en fait, la remise en cause des modèles sociaux, depuis les méthodes culturelles jusqu'aux croyances ancestrales, n'est pas possible : tout conduit l'enfant à les accepter tels qu'ils sont, sans qu'il soit jamais question de les modifier quelque peu.

La maturité de l'enfant est tôt formée, mais elle reste très circonscrite. Contrastant avec la précocité de ses responsabilités matérielles et l'importance de ses charges dans la famille, les facultés de jugement intellectuel ou moral des petits betsimisaraka restent longtemps étouffées. Lors des fêtes traditionnelles qu'ils nous décrivent, ils voient les adultes discuter ensemble tandis qu'eux-mêmes chantent ou dansent. L'ancien prononce un « kabary » auquel d'autres notables répondent, mais les jeunes n'ont aucun mot à dire, ni la plupart des adultes d'ailleurs. L'ancien lui-même ne fait que retransmettre l'héritage des ancêtres. Il en est de même lors de toute délibération sur une affaire concernant les groupes familiaux ou villageois. Certes, chaque décision se prend à l'unanimité. Mais celle-ci ne signifie pas l'accord spontané de tous; elle est plutôt l'expression d'une sorte de consensus formulé le plus souvent par les membres les plus respectables (l'âge et le rang dans la famille sont parmi les principaux critères de notabilité) que les autres ne pourront pas ne pas accepter.

«Les facteurs de cohésion du groupe sont plus négatifs que positifs, le groupe exerce sur ses membres une attirance très variable suivant le degré de participation. D'une manière générale, les éléments jeunes marquent une tendance à se désintéresser des problèmes, la réponse « nous ne savons pas, c'est l'affaire des anciens » est fréquente. Il est certain que les possibilités de satisfaction qu'offre le groupe à ses membres sont très différents suivant la position de ces derniers» (1).

Pour l'enfant, qui baigne dans cette ambiance et s'en imprègne, mimant de son mieux l'attitude des adultes, la pression sociale n'est pas ressentie lourdement. Elle le deviendra pour les jeunes qui auront franchi le seuil du CM et qui auront échappé à l'emprise du village. Pour les autres, les quelques années d'Ecole Primaire ne changeront guère leur mentalité, renforçant peut-être leur soumission aux valeurs établies. En effet, l'école actuelle n'exige-t-elle pas de l'enfant une attitude comparable à celle qu'il a vis-à-vis des anciens beaucoup plus qu'elle ne suscite la mise en œuvre de son savoir-faire pratique : le maître sait tout; le maître seul peut prodiguer la science qu'il possède. Adaptée à la finalité de la société traditionnelle, au milieu de laquelle le petit enfant semble parfaitement à l'aise, sa passivité intellectuelle, seule attitude possible, est-elle battue en brèche par le système scolaire actuel ?

## II - L'ENFANT ET L'ECOLE

En commençant ses études, l'enfant pénètre dans un univers très différent du monde villageois. Il n'est pas seul : son grand frère ou ses cousins sont là mais aussi une foule de petits camarades nouveaux et surtout un maître si savant qu'il est chargé d'instruire toute une population. Devant ce personnage inconnu, mais dont on lui a déjà beaucoup parlé, il gardera toute sa réserve et son respect, prêt à admettre la moindre parole comme un oracle, répétant l'attitude qu'il observe vis-à-vis des notables du village.

Il est aisé d'inciter ces instituteurs à l'emploi des méthodes actives ou non-directives, il est aussi aisé d'oublier que le maître d'école représente aux yeux des populations rurales le symbole du développement. Non seulement il se distingue par son savoir de lettré mais encore il a entendu mille et une recommandations sur sa mission dans le village : on lui a dit « d'animer le village », « de donner le bon exemple », de conseiller aux villageois l'emploi d'engrais chimiques ou la modernisation de leurs méthodes culturales, de veiller avant tout à l'hygiène et à la propreté. Comment alors ne pas se sentir imbu d'une certaine charge dont les grands principes sont résumés dans les « leçons de morale ».

De leur côté, les parents attendent de lui qu'il s'acquitte de sa tâche d'enseignant et qu'avant tout il apprenne à leurs enfants à lire, écrire et compter. Le reste, réussite aux examens, poursuite des études et éventuel diplôme final, est du domaine du hasard.

(1) Paul OTTINO - « L'élaboration de la décision dans les groupes du sud ». Extrait d'une conférence tenue à Tananarive du 27 août au 3 septembre 1959. Réunion des Spécialistes CSA sur la Psychologie de base de l'Africain et du Malgache.

*1 - Attitude des parents vis-à-vis de l'école*

Lors de l'enquête, il ne fut pas possible d'interroger directement les parents sur leur opinion vis-à-vis de l'école. Toutefois, le sujet ne fut pas négligé et plusieurs questions posées aux stagiaires se proposaient d'en cerner les contours : pourquoi, à leur avis, les parents envoient-ils leurs enfants à l'école ? Pourquoi certains parents ne veulent-ils pas que leurs enfants aillent à l'école ?

Quelques parents ne tiennent pas à ce que leurs enfants suivent l'école. Ils préfèrent les garder pour «travailler aux champs, garder les bœufs ou s'occuper des bébés» ou parce qu'ils jugent «que c'est une perte de temps et que les enfants sont plus utiles à la maison». D'autres après quelques essais, jugent «inutile de pousser leurs enfants à persévérer : après les avoir envoyés, ils préfèrent les voir travailler à la rizière parce qu'ils ne savent rien». Parfois, c'est par réaction contre les obligations imposées à une époque révolue : certains n'envoient pas leurs enfants à l'école pour des raisons qu'ils ont héritées de la colonisation; parce qu'aller à l'école c'était une «corvée», «fanompoana». Mais dans l'ensemble, rares sont les parents qui ne désirent pas que leurs enfants s'instruisent : «ce sont plutôt les maîtres qui doivent refuser certains élèves».

Si certains parents envoient leurs enfants à l'école simplement «pour imiter les autres parents qui le font», parce que tout le monde le fait et que les enfants eux-mêmes le réclament «pour suivre leurs camarades», presque tous les parents connaissent «l'utilité de l'enseignement». Cette expression globale enveloppe une diversité de motivations qui méritent d'être analysées à la lumière des termes eux-mêmes par lesquels les stagiaires les définissent.

Tout d'abord, les parents envoient leurs enfants à l'école «pour qu'ils ne soient pas ignorants comme eux», «pour leur permettre de recevoir une instruction», «pour qu'ils sachent lire, écrire et compter sans plus». Ils pensent pouvoir bientôt se reposer sur leurs enfants pour déchiffrer les papiers officiels ou les lettres envoyées par des cousins et pour y répondre. «Les parents sont ignorants et comptent sur leurs enfants pour les éclairer quand ils comprendront les «taratasy» (papiers)». «Les parents espèrent que leurs enfants pourront les aider dans leurs rapports avec l'Administration».

Ils souhaitent que leurs enfants «profitent du progrès, de l'instruction...», «soient des personnes capables plus tard», «mènent une vie meilleure que la leur». «Ils sont heureux quand ils voient leurs enfants avec un métier une fois les études finies.» Derrière ces mots, émerge une réalité moins enchantée que la description de l'univers villageois du petit enfant ne le laissait imaginer. Une aspiration à une vie différente, entrevue à travers le prisme déformant des voitures, des maisons

couvertes de tôles (1) et la toute puissance du papier écrit s'insinue dans le cœur des populations rurales et se reporte sur les enfants. «Les parents envoient leurs enfants à l'école pour accomplir leur devoir. Ils estiment que leurs parents, autrefois, n'ont pas accompli leur devoir en ne les envoyant pas à l'école.»

L'école se présente alors comme la voie privilégiée pour accéder à un statut plus enviable que le statut actuel. C'est sur l'école qu'on projette tous les rêves, elle seule peut offrir les moyens de les réaliser. Dans la vie quotidienne, les parents peuvent jouer leur rôle d'éducateur et transmettre à leurs enfants toutes les valeurs de leur société, mais face au monde nouveau de la ville et de la technique moderne, ils se sentent tout à fait démunis.

Les structures traditionnelles ne les arment pas pour un tel monde et il n'est pas en leur pouvoir d'y préparer leurs enfants. Ils sont contraints de démissionner et de s'en remettre à des personnes plus compétentes. «Certains enfants sont insupportables à la maison, alors les parents les envoient à l'école pour qu'ils soient dressés.» «Il y a des parents qui envoient leurs enfants à l'école pour fuir leur responsabilité. Ils sont à l'aise quand la responsabilité retombe sur les maîtres et non sur eux.»

Dans un tel désarroi, ils ne peuvent pas s'intéresser à la progression des études de leurs enfants et doivent se contenter de les encourager par quelques paroles, ou de fêter leur réussite en égorgeant un poulet. «Ils leur disent les bienfaits de l'école, qu'ils ont de la chance d'y aller.» En récompense d'une assiduité couronnée de succès, l'enfant serait heureux de recevoir des crayons de couleur, des cahiers, ou mieux un cartable ou des souliers neufs ou même simplement des friandises. Mais quelles sont les bourses qui autorisent ces achats ? Ce n'est sans doute pas en vue d'un cadeau des parents que l'enfant fournira des efforts supplémentaires, ni non plus par crainte d'un châtement. Les punitions, plus rares encore que les récompenses, ne sont le fait que des parents qui ont reçu un minimum d'instruction ; les autres s'en remettent au maître.

Cependant, cette attitude des parents vis-à-vis d'une école qui cristallise les espoirs d'une vie meilleure ne laisse pas d'être ambiguë. Les mêmes parents qui énonceront à leurs enfants tous les bienfaits de l'instruction, n'hésiteront pas à les retenir au village les jours où la terre exigera davantage de bras. L'horizon ouvert par l'école demeure un avenir lointain et hypothétique, tandis que la promesse de récolte de riz est déjà visible. Pour 9 des 15 écoles visitées lors de l'enquête, il a été possible de noter les pourcentages d'élèves absents chaque mois de l'année précédente (1970-1971). Repris sur le tableau 15, ces chiffres méritent d'être comparés avec

(1) Il serait intéressant d'analyser l'idée que les enfants peuvent se faire du «Développement», du «Progrès», du «Monde moderne». Quelques allusions y ont été faites au cours des rédactions : «notre village est en voie de Développement car seul le tiers des maisons sont couvertes de ravenala. Les autres sont couvertes de tôles.» «Mon village est beau. Il progresse. Il y a des maisons avec des toits de «ravenala» (arbre local), mais certaines ont des toits de tôle.»

le calendrier des cultures sur la côte Est. C'est en décembre que le riz est semé. Dès la fin du mois de janvier jusqu'au début du mois de mars, « toute la famille conjugale organise un gardiennage permanent, les jeunes pousses étant assaillies par les oiseaux et les sangliers. Tous les membres du ménage, enfants compris, participent à un roulement qui laisse toujours quelqu'un présent auprès du champ (1) ».

**TABLEAU 15 - Absentéisme**  
Pourcentages des élèves absents par mois et par école

Mois écoles	O	N	D	J	F	M	A	M	J	Causes de l'absentéisme citées par les instituteurs
1	4	4	5	11	12	5	6	6	6	Aider les parents aux champs
2	7	8	6	17	8	7	6	9	8	Aider les parents aux champs - Impossibilité de traverser la rivière
3	3	3,5	5,5	10,5	10	10	8	5	9	Aider les parents aux champs - Inondations
4	8	9	9	17	9	20	15	10	100	Inondations - Pluies - Aider les parents aux champs
5	6	5	3	10	9,5	9	6	5	100	Maladies - Travaux des champs - Cérémonies familiales
6	3	1	7	9	12	6	11	18	10	Pluies - Récoltes - Aider les parents aux champs et à la maison
7	26,5	22	7,5	10	4,5	7	11	12,5	99	Maladies
8	3	3	3	5	5	5	5	2	33	Décembre et Janvier : Paludisme - Février, Mars, Avril : crues, fêtes
9	4	5	3	2	5,5	3	3	6	12,5	Maladies juin : gripes

(1) Gérard ALTHABE. «Oppression et Libération dans l'imaginaire» Ed. François Maspero - 1969 - 350 p.

La coïncidence des mois où l'absentéisme est le plus fort avec le moment où la présence de l'enfant devient indispensable aux champs se dispense de commentaires. Seuls les écoliers des agglomérations de Vavatenina (2 422 H) et de Tamatave (56 910 H) (1) notées sous les numéros 8 et 9 du tableau 15 échappent à cette loi. Parmi les autres écoles, les deux seules situées dans des agglomérations dépassant le millier d'habitants (écoles n<sup>o</sup> 2 et 3) ne font pas exception à la règle.

Quant aux autres causes de l'absentéisme (surtout éloignement et pluies), elles dépendent moins des parents. Elles ont déjà été citées plus haut.

Cette double attitude des parents vis-à-vis de l'école, confiance aveugle et absolue d'une part et recul non moins catégorique sous l'impératif des cultures d'autre part, illustre à elle seule la place ambiguë de l'école dans les villages : elle garantit un avenir plus doux mais elle reste étrangère aux contraintes de la saison : elle bénéficiera peut-être à quelques élus, mais elle n'apporte le plus souvent qu'un savoir, sans doute utile aux relations avec le monde extérieur et l'appareil du Fanjakana (2), mais peu efficace pour résoudre les problèmes quotidiens. En fait, elle ne se justifie que par de rares réussites se traduisant pour les familles par la présence d'un des leurs dans la Fonction Publique.

## *2 - Les enfants et l'école*

Si la relation des parents avec l'école reste celle de deux étrangers, comment est-elle vécue par les écoliers eux-mêmes ? Pourquoi l'enfant va-t-il à l'école ? Quelles sont les matières qui l'intéressent le plus ? Quel est le métier qu'il envisage ?

Telles étaient les questions posées, tantôt aux enfants eux-mêmes, tantôt aux stagiaires.

Quand l'enfant va à l'école, il sait très bien pourquoi. 82 % des élèves interrogés (tableau 16) déclarent aller à l'école pour étudier et s'instruire. Le désir d'apprendre est clairement exprimé. C'est aussi celui qui peut le mieux être satisfait dans l'immédiat. Il prime de loin un désir dont la réalisation ne serait que l'aboutissement de plusieurs années d'étude : 5 % des enfants viennent à l'école pour devenir instituteurs, fonctionnaires, pour obtenir un bon emploi, ou, en tout cas, quitter la terre. Notons que 3 % ajoutent qu'ils ne font qu'obéir à leurs parents tandis que 2 % viennent par patriotisme et 7 % pour recevoir une éducation morale. Les dernières réponses ressemblent fort à des leçons bien apprises et laissent présumer certains discours moralisateurs.

(1) Op. cité - cf. p. 5.

(2) Gérard ALTHABE - Op. cité, p. 37. «Le mot «Fanjakana» désigne une réalité quantitative et qualitativement plus ample que le mot français administration par lequel il est généralement traduit. Appartiennent au Fanjakana non seulement les agents administratifs, mais tous les Européens, tous les bureaucrates, même ceux des entreprises privées; tous ces gens forment un monde extérieur qui exerce sa domination sur la population villageoise.»

Toutes ces motivations sont assez bien connues des stagiaires qui nous les exposent en termes peu différents : *«Au début, les enfants sont poussés par leurs parents : la majorité des élèves habite très loin, et ils n'ont pas le courage d'aller à l'école. Mais, arrivés à un certain âge, c'est la volonté qui les pousse à fréquenter l'école pour accroître leurs connaissances.»* *«Ils veulent être instruits, savoir lire, écrire et compter et devenir d'honnêtes citoyens.»*

TABLEAU 16 - Motivations des écoliers pour suivre l'école

POURQUOI L'ENFANT VA A L'ECOLE	POURCENTAGE DES ECOLIERS		
	Garçons	Filles	Ensemble
Pour étudier et pour être instruit	43	39	82
Pour recevoir une éducation morale	3,5	3,5	7
Pour obéir à leurs parents	1	2	3
Pour être instituteur	2	-	2
Par patriotisme	1	1	2
Pour être fonctionnaire	0,5	0,5	1
Pour quitter la terre	-	1	1
Pour ne pas être dupé	-	1	1
Pour dessiner	1	-	1
Autres	0,5	0,5	1
Ne sait pas	-	1	1
Non réponse	4	-	4

Mais, sous-jacente à ces motivations, se dessine la perspective du métier futur. De l'avis des stagiaires, le métier désiré est la motivation la plus mobilisatrice : *«Les enfants vont à l'école pour savoir lire et, si possible, devenir bureaucrates».* *«Ils désirent devenir fonctionnaires... obtenir un emploi dans la Fonction Publique.»* *«Ils viennent pour apprendre à lire et à écrire, ils veulent devenir des hommes bien placés qui gagnent leur vie aisément. La plupart veulent être instituteurs.»*

TABLEAU 17 - Métiers envisagés par les enfants

Métiers	Pourcentage des écoliers envisageant tel métier		
	Garçons	Filles	Ensemble
Cultivateur	18	9	27
Bûcheron	1	-	1
Maçon	1	-	1
Instituteur	14	17	31
Médecin	5	1	6
Sage-femme	-	4	4
Fonctionnaire	2	1	3
Infirmier	-	1	1
Professeur	0,5	0,5	1
Professeur de couture	-	1	1
Militaire	1	-	1
Gardien	1	-	1
Chauffeur	1	-	1
Mécanicien	2	-	2
Electricien	1	-	1
Religieux	-	3	3
Rien	0,5	0,5	1
Autres	3	6	9
Non réponse	4	1	5

En effet, l'intuition des stagiaires est confirmée par les paroles des élèves eux-mêmes, comme le montre le tableau 17. 49 % des enfants interrogés aimeraient être fonctionnaires. 31 % postulent l'emploi d'instituteur dont l'attrait mythique a été suggéré plus haut; et, si 90 % élargissent quelque peu l'éventail des métiers possibles dans la Fonction Publique, 3 % désirent simplement être «fonctionnaires». Un certain nombre rêve d'accéder à quelques-uns des métiers qui symbolisent aussi le monde moderne : chauffeur, mécanicien, électricien. Dans une région où chaque village de quelque importance a une, deux et même parfois trois églises chrétiennes, se partageant les catholiques, les protestants et les anglicans, il n'est pas étonnant que 3 % des élèves (surtout des filles) souhaitent entrer en religion, d'autant plus que le statut de pasteur ou de religieuse les situe d'emblée parmi les notabilités.

Mais que dire des 27 %, en majorité des garçons, qui songent à continuer le travail de la terre, auxquels on pourrait joindre les 2 % qui aimeraient être maçons ou bûcherons, métiers existant depuis des générations ? Le pourcentage est gros ou faible, selon le point de vue dont on le considère, celui des débouchés hors de l'agriculture, ou celui de la pauvreté des ressources agricoles.

Manque d'ambition, réalisme ou attachement à la terre ancestrale, plus marqué chez les garçons que chez les filles, destinées à quitter leur village natal pour vivre chez leur mari, certaines expressions voudraient nous faire admettre la dernière hypothèse : «*Plus tard, je regarderai pousser le riz*», dit tout simplement un élève.

La volonté de s'instruire et le désir d'obtenir un emploi synonyme de salaire mensuel et de sécurité sont sans doute les deux pôles qui orientent l'attitude de l'écolier. Bon an mal an, il gravit les échelons successifs, suivant la classe aussi régulièrement que les pluies et ses obligations familiales le lui permettent. D'année en année, le monde scolaire lui devient plus familier et certaines matières, plus que d'autres, attirent son attention. Leur analyse contribuera à éclairer la personnalité du jeune élève Betsimisaraka.

### *3 - Matières préférées par les enfants*

Un sujet mal traité et mal présenté, quelque soit son intérêt intrinsèque, provoquera un ennui mortel alors qu'avec un sujet plus rébarbatif, un bon pédagogue captivera son auditoire. «*La maîtresse se sent à l'aise pour faire les leçons d'histoire, de calcul et de grammaire, ainsi les élèves s'intéressent plus à ces matières.*» La loi varie peu avec le contenu des programmes et se vérifie sous n'importe quel ciel : les matières qui plaisent le plus aux enfants sont celles que l'instituteur maîtrise le mieux lui-même. Cependant, deux grandes tendances semblent se dégager des constatations faites par les stagiaires et résumées sur le tableau 18 : les enfants aiment surtout les matières qui mettent en jeu leurs facultés de réflexion et qu'ils peuvent expérimenter dans la vie extra-scolaire (le calcul vient en première position); d'autre part, surtout les plus jeunes, ils aiment celles qui leur donnent l'occasion de s'exprimer (langage, essentiellement, mais aussi chant et dessin).

Une place à part doit être faite à l'histoire et à la géographie. Les sujets abordés sont presque entièrement nouveaux et satisfont leur soif de découverte. Toutefois, sauf pour certains chapitres de géographie, la plupart de ces connaissances participent d'un domaine trop lointain et insaisissable, et les enfants ne peuvent guère les vérifier eux-mêmes. Elles échafaudent un monde trop coupé du réel quotidien et sollicitent plus l'imagination que l'observation et le jugement intellectuel.

Une autre place spéciale doit être réservée au français et aux leçons qui le soutiennent. Beaucoup d'enfants, que les parents ne sont pas les derniers à encourager, désirent vivement parler le Français. Cette langue étrangère joue encore un rôle trop important dans la vie du Fanjakana, émaillant les discours des fonctionnaires ou les

papiers officiels (1), pour ne pas apparaître comme la clé d'un avenir assuré. Mais, pour la majorité des enfants de brousse, elle restera la langue d'un monde inaccessible. Il pourra y rêver en déchiffrant les bandes dessinées qui parviennent jusqu'à son village ou, lors d'un petit voyage à Tamatave, en contemplant les navires qui s'éloignent ou les affiches annonçant le prochain western. Mais c'est un monde trop lointain, trop différent de celui qui l'entoure et dont le prestige l'intimide. Il oubliera vite les quelques mots ou structures de phrases apprises à moins qu'il ne parvienne à dépasser le cap du CM2 et n'entre dans une école secondaire.

L'apprentissage du français dans les classes primaires est aujourd'hui remis en cause. Depuis plusieurs années déjà, on s'interroge sur son utilité. Les programmes en ont été allégés et reculés au CP2. Mais ces divers remaniements, jusqu'à la suppression complète de l'enseignement du français avant la 6e, pourront-ils porter tous leurs fruits sans une refonte complète du système scolaire ?

L'attitude des parents vis-à-vis de l'école montre à quel point celle-ci reste étrangère : elle est pour eux, avant tout, la voie par laquelle quelques-uns de leurs enfants, aidés essentiellement par la chance, pourront pénétrer dans le Fanjakana et s'y assurer une place. Entre celui-ci et l'univers villageois, ce n'est pas l'école actuelle qui jette un pont : la liaison n'existe que par l'intermédiaire des écoliers eux-mêmes en qui se juxtaposent les deux mondes. Cette juxtaposition, aux exigences souvent contradictoires, se traduit par une double motivation : les enfants viennent à l'école dans le but immédiat d'apprendre à lire, écrire et compter d'une part et dans l'espoir latent d'obtenir un emploi salarié d'autre part. D'un côté, ils sont heureux d'acquérir un certain nombre de connaissances directement utilisables, au milieu de nombreux camarades d'étude qui deviennent des camarades de jeu. Ils aiment l'aspect vivant de l'école, les matières qui éveillent leurs facultés de réflexion (le calcul surtout), qu'ils peuvent utiliser aussitôt dans leur vie au village, ou qui leur offrent des moyens d'expression (langage, dessin, chant, auxquels il faudrait joindre tous les jeux pratiqués lors des récréations). D'un autre côté, ils y abordent un monde totalement étranger que le maître leur dévoile au cours de certaines leçons (histoire, géographie, instruction civique, français).

(1) Gérard ALTHABE. P. cité p. 34 «L'emploi du français est un phénomène complexe : les fonctionnaires s'en servent pour communiquer entre eux, surtout si quelque villageois est présent. Dans leurs relations directes avec les villageois, ils utilisent un véritable sabir qui est un singulier mélange du français et du malgache.»

TABLEAU 18 - Intérêts des enfants d'après les stagiaires

MATIERES	Matières Préférées		Matières les moins aimées	
	( 1 ) Nombre d'écoles		Nombre d'écoles	
CALCUL	10	Jugé plus facile que les autres matières - Parce que les enfants découvrent eux-mêmes les formules - C'est un enseignement concret - Parce que dans la vie courante on rencontre des problèmes comparables - Ils aiment les problèmes	1	- Ils ne réfléchissent pas assez
LANGAGE ELOCUTION	5	- Le langage les amuse, surtout les petits. Ils sont libres de leurs expressions	0	
HISTOIRE	4	- Tout leur paraît nouveau - On leur raconte des choses qui les intéressent sur d'autres pays	2	- Ils ne veulent pas l'apprendre
GEOGRAPHIE	2	- Ils apprennent à s'orienter sur les cartes. - On leur donne des informations sur d'autres pays		- Ils n'aiment pas la géographie des pays étrangers
LEÇONS DE CHOSE	2	NEANT	0	
FRANÇAIS	2	- Ils veulent parler français.	4	- Le français leur apparaît compliqué, difficile. - Le français est trop nouveau, ils l'entendent rarement. - Face au français, le petit paysan se sent toujours intimidé.
LECTURE	2	- L'histoire les intéresse, surtout «Le Grand Voyage» (*)	3	- Ils ont mal appris à lire depuis le début - Ils n'ont pas assez de livres et doivent suivre à plusieurs sur le même.

(1) Le «nombre d'écoles» représente le total des écoles où, sur les 15 visitées lors de l'enquête, la matière considérée est celle qui intéresse le plus ou le moins des élèves.

(\*) Allusion au livre de Français de CM1 «Le Grand Voyage», dernier volume de la méthode IPAM.

MATIERES	Matières Préférées		Matières les moins aimées	
	Nombre d'écoles		Nombre d'écoles	
GRAMMAIRE	2	NEANT	3	- Ce n'est pas intéressant : il n'y à rien. - Il est difficile d'apprendre les règles.
DICTEE	2	- Parce qu'ils corrigent eux-mêmes leurs fautes	1	- Parce qu'aucun ne fait moins de trois fautes.
MALAGASY	1	NEANT	4	- La langue officielle est difficile - La grammaire est difficile
DESSIN	1	- Cela les distrait		- Ils n'ont pas de bonnes notes
CHANT	1	- Cela les active et les délasse	0	
LEÇONS	0		3	Ils n'aiment pas apprendre leurs leçons - Il est difficile d'apprendre par cœur
RECITATIONS				
EDUCATION CIVIQUE	0		1	- Ils ne savent pas quoi dire et restent passifs à attendre la réponse

#### 4 - Attitude du maître

Le maître d'école lui-même, en dépit de ses tentatives « d'animateur de village », trop vite freinées par des mutations rapides, ne se distingue guère des autres membres du Fanjakana. Il a appris à retenir l'attention des élèves en s'efforçant d'éveiller leur intérêt et en faisant jouer l'émulation, mais il échappe difficilement à l'attitude que son public (parents et élèves) attend de lui : celui de quelqu'un qui sait tout et qui peut donner des ordres. C'est bien ainsi que le voit la fillette qui l'imité dans ses jeux : *« Mon jeu préféré, c'est d'imiter la classe. Voici ce que je fais alors : quelqu'un tient le rôle de l'instituteur et les autres jouent les élèves. Celui qui joue le rôle de l'instituteur l'imité effectivement et les élèves l'écoutent attentivement et regardent ce qu'il fait. Dès que l'instituteur désigne un élève, celui-ci doit se lever et s'il n'arrive pas à répondre à la question, le maître lui dit : « Pourquoi ne réponds-tu pas ? » Après un moment, l'enfant lui répond, mais comme il se trompe, le maître le corrige en lui disant que ce n'est pas juste. L'enfant est alors embarrassé et le maître le renvoie à sa place. »*

Les punitions, comme les récompenses auxquelles il a recours, sont issues d'un héritage non amendé : les enfants trop bavards ou jugés paresseux devront balayer la cour, nettoyer les cabinets, copieront dix fois leur leçon en « retenue » après la classe ou seront privés de récréation. Les récompenses sont du même genre : bonnes notes, bonnes appréciations, bons points pouvant se matérialiser, si l'école est assez riche, par une gomme neuve, un stylo, un crayon de couleur ou des friandises : *« Le maître récompense les élèves des petites classes en donnant des bonbons aux meilleurs qui vont les sucer devant les autres »*; ou encore, les meilleurs élèves seront tout fiers de porter la pile de cahiers, de distribuer les livres de lecture ou même de *« faire la vaisselle de l'instituteur. »*

C'est par les encouragements qu'il prodigue, que le maître se révèle le mieux membre à part entière du Fanjakana. Il pousse les élèves à travailler *« en leur expliquant l'utilité de l'école »* et en *« leur faisant envier les fonctionnaires »*. Madagascar n'est pas le seul pays où la finalité de l'école est ainsi envisagée : « A propos des incitations au travail utilisées, le changement d'univers est le principal argument sur lequel s'appuie l'instituteur. On doit travailler pour pouvoir « aller à la ville », et « devenir un bureaucrate », « avoir la vie facile » (1).

#### 5 - Découverte du monde extérieur

La notion de « Fanjakana » telle qu'elle a été définie plus haut, représente tout ce qui est extérieur au monde villageois. Toutefois avant de tenter de saisir ce que peut

(1) Francine MORIN : « L'environnement psycho-sociologique de l'élève sénégalais à l'école primaire ». Centre de Linguistique Appliquée de Dakar. 143 p.

être ce « monde extérieur » pour l'enfant, faut-il préciser les contours du monde villageois tel qu'il a pu être décrit à travers les résultats de l'enquête. Ceux-ci ne se limitent pas au territoire du village où habite l'enfant, ni même à l'ensemble des villages où vivent ses camarades d'école. Le paysan betsimisaraka voyage beaucoup (tableau 19). Il va rendre visite à ses parents, qu'il pourra aider dans leurs travaux agricoles. Il va vendre une partie de sa récolte au marché ou à la ville voisine et en rapportera quelques produits utiles. Souvent il emmène ses enfants. Pour les déplacements de longue durée, il préfère attendre « les grandes vacances », ses enfants pourront l'accompagner et, éventuellement, prolonger leur séjour chez leurs grands-parents ou leur oncle et tante maternels.

TABLEAU 19 : Voyages des parents et des enfants (Pourcentage )

	Parents	Enfants
<b>Voyagent-ils ?</b>		
OUI	86	78
NON	9	20
Non réponse	5	2
<b>Où vont-ils ?</b>		
A Tamatave	36	32
Dans une grande ville	37	30
Au marché	7	2
Dans d'autres villages	42	48
Voir la famille	5	4
Voir des amis	1	0
Autres	2	3
Non réponse	12	14
<b>A quel moment ?</b>		
Pendant les vacances	42	61
Le dimanche	16	13
En semaine	8	6
Au moment des semis ou des moissons	7	0
Autres	19	5
Non réponse	12	12
<b>Pour quelles raisons ?</b>		
Travaux agricoles	14	10
Visites à la famille	56	46
Cérémonies familiales	5	3
Achats (ou ventes de produits)	17	12
Santé	3	4
Autres (y compris promenades)	19	23
Non réponse	12	12

Les enfants ont donc très tôt l'occasion de sortir de leur village et de comparer leur paysage familier avec celui des villages voisins ou plus lointains, mais aussi avec des paysages urbains : Vavatenina, Brickaville et surtout Tamatave. A côté de l'univers villageois se dessine un monde inaccoutumé, où la foule, la profusion des produits très divers et la puissance de certaines machines (train, avion, cinéma) les subjuguent.

Plus d'un tiers des enfants ont choisi d'écrire pourquoi ils aiment ou aimeraient aller à Tamatave parmi les quatre sujets qui leur étaient proposés. Les textes sont plus ou moins longs et plus ou moins riches; mais de tous, se dégagent quelques idées forces communes à l'ensemble du corpus.

Tamatave est une ville et un port : les deux caractéristiques ont été retenues par les enfants. Quelques-uns sont si frappés par l'immensité de l'Océan et par le jeu incessant des vagues qu'ils en sont tout émus. *« Arrivés au bord de la mer, nous avons vu des choses très intéressantes et j'ai été surpris. Mon cœur était bouleversé. Nous avons aperçu des bateaux. Des oiseaux de mer survolaient les cocotiers. Il faisait une chaleur torride aussi nous nous sommes assis à l'ombre de grands arbres. Là nous avons regardé les bateaux passer. »* *« Ce que j'aime le plus, c'est la promenade au bord de la mer. Car cela m'intrigue et m'absorbe de voir cette étendue d'eau si grande qu'on n'en voit même pas la fin, et ces vagues qui s'agitent sans arrêt, jour et nuit. »* Mais cette vision ne s'arrête pas à la sensation esthétique. Ce port, c'est surtout des navires énormes, des produits étrangers, des personnes venant de pays inconnus ou y partant, un trafic incessant tendant tous les ressorts de l'imagination. *« Ces bateaux qui sont au port me font penser à des immeubles dispersés au milieu de la mer parce que c'est justement comme ça qu'on les voit. Ils donnent à la mer son aspect captivant. A l'ancre, je vois cinq ou six bateaux; ils ressemblent à une agglomération où il ferait bon vivre. »*

*« A Tamatave, j'aime aller voir les bateaux. Ils sont de toutes sortes et on rencontre des gens de toute origine : on dirait qu'il n'y a rien à Madagascar quand on visite un bateau. »* *« Au port ce que j'aime surtout, c'est voir partir les bateaux qui vont à l'étranger parce qu'ils emportent les produits de la terre, café, girofle, bananes. C'est ce qui rend Tamatave célèbre. »* *« Ce que je veux voir, à Tamatave, ce sont les bateaux et le port. Pourquoi cela ? Parce que ce sont les bateaux qui transportent les marchandises qui viennent de l'extérieur. On a besoin de ces marchandises à Madagascar. De même, ce sont ces bateaux qui transportent les produits à l'étranger. »* *« Je voudrais voir le port et le fourmillement des gens qui sortent des bateaux. »*

L'aérodrome est beaucoup moins spectaculaire que le port. Il est vrai que les machines volantes les intriguent : *« Cela se passe-t-il comme pour les oiseaux ? Quand on voit l'avion voler, il paraît tout petit, pourtant c'est un gros engin. »* Mais le trafic aérien, peu actif à Tamatave, paraît morne à côté de l'agitation du port. Les enfants préfèrent se promener en ville et se mêler à la foule. Après le calme des villages, l'animation de la ville les attire plus que tout. *« Ce que je voulais voir, c'est la ville. J'ai vu beaucoup de choses, comme je voulais en voir : j'ai vu des jouets de toutes sortes. J'ai vu aussi des bateaux, en mer et à quai, embarquant et débarquant des marchandises à*

*destination ou en provenance de l'étranger. Il y a beaucoup de monde dans les rues de Tamatave. Il y a vraiment beaucoup de monde.»* S'ils aiment les matchs de foot, c'est autant pour observer la technique des champions, regarder «comment font les meilleurs joueurs» que pour prendre un bain de foule. «Je voudrais voir Tamatave pour assister au match. J'aime spécialement le foot-ball parce que j'adore le chahut et le brouhaha des spectateurs.» Les fêtes nationales les enchantent pour les mêmes raisons. «Ce que j'aime voir à Tamatave ce sont les enfants qui défilent lors du 26 juin. Ça me plaît parce que ce jour-là, ils sont en uniforme et ils sont gais, garçons et filles. J'aime les voir jouer et danser.»

A la gare, il y a foule aussi à l'arrivée et au départ des trains. Mais l'attention est canalisée par les particularités du décor. «Ce que j'aimerais voir à Tamatave, c'est la gare parce que dès que le train arrive, j'entre dans la gare qui est un très grand bâtiment bien propre. Il y a des bancs sur lesquels on peut s'asseoir en attendant l'arrivée des trains. Il y a aussi de grandes affiches qui attirent le regard des gens qui attendent le train. Il y a aussi une grosse pendule sur le mur à l'extérieur. Si on veut voir passer les voitures, on va sous la véranda. Près de la gare, on trouve aussi des pousse-pousse. Si on se bouscule en entrant dans la gare, on se fait gronder par les agents de police. Voilà pourquoi la gare de Tamatave me plaît beaucoup.»

Au cinéma, le plaisir de baigner dans la foule est débordé par l'intérêt du spectacle. «J'aimerais aller au cinéma voir les cow-boys et les shérifs se battre. On peut imiter leurs luttes par la boxe ou en tirant avec des pistolets.» «Au cinéma, j'apprends des choses nouvelles. Par exemple, on voit des gens tirer avec deux pistolets à la fois tandis que d'autres reçoivent une ou deux balles et se relèvent toujours en vie après. C'est ce qui me plaît au cinéma.» Ce qu'un autre enfant écrit semble confirmer certaines théories selon lesquelles spectacles sacrés et profanes ont la même fonction sociologique. «Ce que j'aimerais voir à Tamatave c'est l'église protestante et aussi la ville. J'aimerais voir l'intérieur de l'église et je voudrais voir aussi les cow-boys monter à cheval et donner des ordres à leur cheval.» Et pour bien illustrer sa pensée, il dessine la façade d'une immense église, sans omettre l'horloge, et colle par-dessus la double silhouette d'un cow-boy, pistolet au poing, et de son cheval.

En allant au cinéma, ils savent qu'ils pénètrent dans un monde imaginaire (1), du moins hors d'atteinte. Mais à force de regarder les vitrines des magasins ou d'errer sur le marché, se créent souvent des besoins nouveaux que les générations précédentes ne soupçonnaient pas. «Ce que j'aimerais voir à Tamatave, ce sont les costumes, les chaussures et j'aimerais aussi me promener au bord de la mer parce que j'y trouverais beaucoup de choses. J'aime beaucoup toutes ces choses, comme les beaux tissus. J'ai envie d'en acheter.»

(1) Affirmation qui demande à être vérifiée. La puissance de l'image cinématographique est telle qu'elle apparaît souvent plus vraie que le réel...

«C'est le grand marché que j'aimerais voir à Tamatave. Ça me plaît de regarder les vendeurs dresser des tas de légumes et de regarder les acheteurs marchander. J'y vois aussi les bouchers débiter la viande et j'y vois des tissus de toutes sortes et de nombreux taxis s'arrêter. Je trouve aussi des chapeaux de tous genres et des chaussures variées. Cela m'instruit beaucoup.» «J'aimerais me promener à travers la ville pour voir les étalages. En passant devant les magasins je pourrais voir de belles choses».

«Ces belles choses», la plupart des enfants ne peuvent que les voir ou même les deviner : depuis l'âge le plus tendre ils entendent parler de la rareté de l'argent et ils en ont fait l'expérience en se procurant quelque monnaie par de petits travaux. Mais on leur répète depuis longtemps que pour les posséder, l'obtention d'un diplôme est le moyen le plus sûr. Ceux qui peuvent s'acheter ces «belles choses», ce sont les membres du «Fanjakana», les fonctionnaires et tous les «étrangers» que les enfants voient venir au village.

TABLEAU 20 - Description de Tamatave (1)

Ce que les enfants aiment voir à Tamatave	Nombre d'enfants ayant cité ces thèmes
<b>Aspects urbains - Foule - Profusion des produits</b>	
- Cinéma	5
- Foot	5
- Défilés	4
- Marché	3
- Gare	3
- Aéroport	2
- Eglise	2
- Grands magasins	1
- Kermesse	1
- Mpilalao (2)	1
- Jeux divers	1
<b>Activités portuaires</b>	
Bateaux-Marchandises	12
<b>Paysage</b>	
- Océan/vagues	6
- Jeux sur la plage	5

(1) Ce tableau a été établi à partir des rédactions qui traitaient de Tamatave. Le nombre des rédactions, 42, a paru trop faible pour justifier un calcul de pourcentage. Chaque chiffre représente le nombre de fois que les thèmes réapparaissent dans les rédactions.

(2) Troupe de danseurs et chanteurs traditionnels.

*Le Fanjakana vu par les enfants*

Les descriptions de Tamatave ont suggéré le monde de la ville tel que le voient les enfants : le regard scrute, l'imagination travaille. Mais si Tamatave participe du «monde extérieur», du «monde du pouvoir», elle n'est pas le Fanjakana. Ce sont les «étrangers», envoyés au village pour des missions diverses qui le représentent le mieux aux yeux des enfants. Les connaissent-ils ? Savent-ils à qui ils s'adressent dans le village et quelles affaires ils viennent traiter ? C'était l'objet des dernières questions posées aux enfants.

TABLEAU 21 - Relations du village avec le Fanjakana d'après les enfants (pourcentage) (1)

TABLEAU A — Membres du Fanjakana venant au village

Ministre	1
Chef de Province	8
Préfet	12
Sous-Préfet	35
Chef de poste	8
Chef de Canton	30
Maire	14
Chef de quartier	5
Chef de village	1
Gendarmes	14
Gardes Forestiers	6
Agents de l'Agriculture	11
Agents de la Marine	1
Agents des Travaux Publics	1
Géomètre	1
Inspecteur Pédagogique	16
Médecin	14
Vétérinaire	2
Acheteurs de bananes	1
Autres acheteurs	1
Autres	38
Ne sait pas	13
Non réponse	10

(1) Les totaux pour ces trois tableaux sont chaque fois supérieurs à 100, chaque enfant ayant pu donner plusieurs réponses.

TABLEAU B — *Notables du village à qui les fonctionnaires s'adressent*

Chef de Canton _____	12
Maire _____	16
Chef de quartier _____	6
Chef de village _____	4
Villageois _____	5
Famille (de l'enfant) _____	6
Instituteur _____	1
Autres _____	26
Ne sait pas _____	10
Non réponse _____	19

TABLEAU C — *But des visites*

Acheter des produits _____	21
Chercher les impôts _____	19
Donner des conseils agricoles _____	14
Faire des visites _____	13
Faire des discours _____	11
Veiller à la propreté du village _____	9
Santé/vaccination _____	4
Inspection pédagogique _____	4
Donner ou chercher des renseignements _____	3
Répartir le tavy (1) _____	1
Concilier des plaignants _____	2
A cause des feux de brousse _____	1
Pour les routes _____	1
Pour la justice _____	1
Pour voir l'école _____	1
Autres _____	1
Ne sait pas _____	11
Non réponse _____	—

La liste des visiteurs cités par les enfants (tableau 21) retrace assez bien les allées et venues dans le village.

(1) Culture du riz sur brûlis.

Le service de l'Agriculture envoie régulièrement ses agents donner des conseils aux paysans et les encourager à moderniser leurs techniques. Si le médecin insiste davantage, à son passage, sur l'importance de la propreté et de l'hygiène, ses tournées comme celles du vétérinaire s'inscrivent surtout dans les campagnes de vaccination. L'instituteur reçoit tout particulièrement les visites de l'inspecteur ou du conseiller pédagogique.

D'autres agents des services techniques peuvent se présenter : ceux des Travaux Publics, pour entretenir les routes, ceux de la Marine, dans les villages situés en bordure de mer, quelques autres encore, beaucoup plus rarement.

Les gendarmes se montrent assez souvent pour régler des litiges fonciers, ou dresser des procès-verbaux : leur présence est souvent associée pour les enfants à celle des Gardes Forestiers. Ceux-ci, chaque année, sont chargés de déterminer la partie de la colline que les paysans sont autorisés à défricher. Au-delà de la surface indiquée, les feux de brousse sont interdits et le contrevenant risque une amende ou un emprisonnement.

Les visiteurs les plus fréquents sont incontestablement ceux qui représentent le pouvoir. Leur but est clairement exposé lors des discours. Ils viennent rappeler à la population leurs devoirs vis-à-vis de l'Etat : payer l'impôt, travailler davantage pour développer le pays et construire l'unité nationale.

Tous ces personnages arrivent en voiture, bien vêtus, bien chaussés, chargés de papiers, notes, formulaires ou livrets divers. L'enfant voit bien qu'on les respecte, qu'on s'incline devant eux et qu'on s'active pour leur chercher une chaise. Le même sort lui est promis s'il réalise le vœu formulé par ses parents et qu'il reprend à son compte. Son seul statut d'écolier et d'alphabétisé, lui donne une chance de jouer un jour le rôle du visiteur étranger. D'abord inconsciemment puis de plus en plus clairement, les enfants reprennent à leur compte le projet conçu pour eux par leurs parents. « Les villageois interrogés sur ce qu'est pour eux l'école sont unanimes à n'y voir qu'un lieu de fabrication de futurs fonctionnaires, c'est-à-dire des agents du monde étranger dominant. Ils voient dans leurs enfants réussissant leur scolarité de futurs agents du pouvoir qui seront dans l'avenir les protecteurs de leur village. » (1)

(1) Gérard ALTHABE «Schéma pour une anthropologie de la vallée Antemoro de la Marana» 1969 - ORSTOM, 195 p.

## CONCLUSION

Cette étude sur l'enfant betsimisaraka n'avait pas la prétention d'épuiser le sujet. Il s'agissait, dans un premier temps, autant de découvrir l'élève dans son village et de tenter de comprendre ses motivations et son attitude vis-à-vis de l'école, que de tester une méthode d'enquête pour laquelle la participation du corps enseignant n'était pas sans importance. Une telle recherche ne prendra toute son ampleur qu'une fois étendue à l'île toute entière et complétée par des analyses plus fines et plus profondes dans quelques villages.

Toutefois, malgré sa rapidité, la diversité des éclairages choisis (point de vue des stagiaires, opinions des élèves eux-mêmes révélées par leurs questionnaires et les petites rédactions), cette première enquête a permis de mettre en lumière la dualité du milieu dans lequel vit l'enfant. Dès la simple analyse du déroulement d'une de ses journées, l'enfant malgache apparaît comme étant à la jonction de deux univers : l'univers villageois, dans lequel il s'insère progressivement par la plupart de ses activités extra-scolaires et un univers tout étranger qu'il imagine plus qu'il ne le découvre à travers l'école.

Sa famille, ses voisins, ses aînés, toute la communauté villageoise lui donnent une éducation qui a fait ses preuves depuis des siècles, mais le monde auquel elle le prépare chancelle. Ses parents le savent et tiennent à ce qu'il s'instruise à l'école auprès d'un maître qui résume à lui seul l'essentiel des connaissances nouvelles. Ils s'en remettent à lui pour donner à leurs enfants une parcelle de ce savoir grâce auquel ils se frayeront peut-être un chemin dans le monde moderne.

Toutefois ce n'est pas sans tiraillements que les parents envoient leurs enfants à l'école. Les connaissances dispensées par l'école sont si nouvelles, si différentes de ce qu'ils apprennent et font par ailleurs que les réussites sont rares. Aussi n'hésiteront-ils pas : les jours où la terre exige des bras, les élèves iront aux champs. Peut-être même est-ce une revanche du cultivateur sur « l'intellectuel » : il est des lois physiques sur lesquelles aucun « taratasy » n'a de pouvoir.

Comment l'enfant parvient-il à unifier ces deux mondes si opposés ? Tout d'abord, en observant la même attitude vis-à-vis du maître que vis-à-vis des notables de son village : respect et soumission. Puis, s'il poursuit ses études au-delà du C.M., le poids des connaissances nouvelles le fera basculer du côté du monde moderne et il sera lui-même étranger vis-à-vis des habitants de son village.

## ANNEXE

SITUATION SOCIO-ECONOMIQUE DES PARENTS  
DES ENFANTS INTERROGES  
(Pourcentage )

*Statut du père*

- Cultivateur -----	55
- Notable du village (1) -----	8
- Salarié agricole -----	6
- Fonctionnaire -----	6
- Commerçant -----	5
- Charpentier/maçon -----	2
- Autres -----	1
- Non réponse -----	17

*Statut de la mère*

- Cultivatrice -----	48
- Couturière -----	4
- Notable du village -----	1
- Porteuse d'eau -----	1
- Vendeuse à Tamatave -----	1
- Tient un petit commerce -----	1
- Fonctionnaire -----	1
- Fait de la vannerie -----	1
- Décédée -----	4
- Autres -----	3
- Non réponse -----	35

(1) Un notable peut être aussi cultivateur : le chef du village et le « tangalamena » manient « l'angady » comme les autres villageois.